

Le criminel et l'autre

Analyse des relations interpersonnelles de l'homme criminel

Marcel Fréchette

Volume 3, numéro 1, janvier 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/017011ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/017011ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0065-1168 (imprimé)

1718-3243 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fréchette, M. (1970). Le criminel et l'autre : analyse des relations interpersonnelles de l'homme criminel. *Acta Criminologica*, 3(1), 11–102. <https://doi.org/10.7202/017011ar>

Résumé de l'article

THE CRIMINAL AND HIS RELATIONS WITH OTHERS : AN ANALYSIS OF INTERPERSONAL PROCESSES

This research is concerned with the problem of persistent criminal behaviour. An attempt is made to find its underlying causes and to identify characteristics which remain constant among all criminals. More specifically, these characteristics are looked for in the ways criminals communicate and interact with other people.

The research uses the interpersonal conflict approach. A first hypothesis stipulates that the functions by which an individual relates to others are seriously damaged among criminals. Furthermore, the hypothesis of a precise genetic process involving the deterioration of the capacity to relate to others is formulated. A method of measurement is worked out and applied using the principles and the technique of Kelly's personal constructs theory.

The study is a comparative one and is based on the differential approach. 214 subjects, of whom 121 are criminals and 93 well-adjusted, are tested. The measurement is aimed at the effectiveness of their perceptive reactions toward others. With each group of criminals (recidivists, episodic criminals and juvenile delinquents), a control group is tested for purposes of comparison.

The results are conclusive. At the root of persistent criminal behaviour, the presence of an incompatibility with others is confirmed. This manifests itself concretely in what is termed the feeling of interpersonal withdrawal. All the criminal groups tested show this feeling of withdrawal toward others. The nature and intensity of interpersonal failure is evaluated over three main areas of inter-action : relationship with others in general, relationship with the family of origin and relationship with antisocial peers.

The study attempts to validate a new sociopathology characterizing individuals who have chosen to define themselves by continuous and serious « dissocialized » behaviour.

LE CRIMINEL ET L'AUTRE
ANALYSE DES RELATIONS INTERPERSONNELLES
DE L'HOMME CRIMINEL

Marcel Fréchette

PLAN GÉNÉRAL

Introduction	13
Première partie : la perspective interpersonnelle : énoncé et méthode	17
A. Le problème	17
B. Le rationnel de base de la recherche	19
C. Les conditions de l'expérience	25
D. Les hypothèses de travail	32
Deuxième partie : la spécificité des relations interpersonnelles	38
A. La relation avec l'autrui généralisé : le criminel face aux autres	38
B. La relation avec l'autrui familial : la famille criminogène	60
C. La relation avec l'autrui criminel : l'intégration à l'endogroupe	71
Conclusion	88
Bibliographie	98

INTRODUCTION

Cherchant à réaliser une nouvelle synthèse de connaissances, la criminologie s'est définie, il y a une vingtaine d'années, comme la science du crime et du criminel ou, ainsi que l'a énoncé Pinatel (1956) : « la science synthétique qui se propose la diminution de la criminalité... et [qui fait] l'étude complète du criminel et du crime, ce dernier étant envisagé non comme une abstraction juridique, mais comme une action humaine, comme un fait naturel et social » (p. 13). Cette définition justifiait l'existence de la discipline puisque était circonscrit un objet requérant une démarche spécifique et que se trouvaient jetés les fondements d'une interprétation que d'aucuns estimaient capable de se suffire à elle-même.

Des difficultés surgirent toutefois, inévitables lorsqu'une science comme celle-ci prend forme, qui signifiaient qu'elle entrait dans une phase cruciale de son développement. La principale de ces difficultés concernait la nécessité de trouver un ensemble de significations et de référentiels capables de conférer au nouveau savoir sa justification décisive. Les chercheurs se lancèrent dans l'exploration de multiples voies avec, comme objectif prioritaire, la découverte des causes du crime. Ce fut pour la criminologie naissante une phase particulièrement fertile en observations et en interprétations de toutes sortes. Elle y gagna son caractère multidisciplinaire, d'une part parce qu'elle recoupait diverses sources d'information, d'autre part parce qu'elle se trouvait entre les mains de scientifiques « égarés » hors de leur domaine propre. Elle devint de plus multifactorielle, les facteurs associés à la conduite criminelle proliférant à mesure que les recherches se multipliaient et que la découverte progressait.

Les controverses bien connues se nouèrent, la sociocriminogénèse rivalisant avec la psychocriminogénèse pour apporter l'explication décisive de l'agir antisocial ; parallèlement, continuait à se développer le vieux filon de la biocriminologie¹. L'objet de la démarche, le fait criminel, loin de s'élucider, se compliqua et s'obscurcit même.

C'est pourquoi, au cours de la dernière décennie, il devint évident pour plusieurs que les théories multifactorielles avaient trouvé leur limite, à mesure que se confirmait le manque de pertinence scientifique et pratique des assemblages, si bien calibrés soient-ils, de facteurs biologiques, psychologiques, économiques, culturels et sociaux. En définitive, il s'avérait peu utile de montrer que ces accumulations de facteurs influencent la criminalité, bien que ce fût incontestable. Un facteur génétique, comme le rejet parental, ou une situation prédisposante, telle la structure différentielle des possibilités socioculturelles de Cloward et Ohlin (1961), conservent dans leur liaison avec les faits criminels un degré si élevé d'aléatoire et de polyvalence que leur valeur, dans un schème explicatif demeure très limitée, tout comme l'usage clinique ou préventif qu'on peut en faire.

Des formulations criminologiques plus neuves cherchèrent à résoudre ces difficultés et à dépasser les querelles liées à l'étiologie. C'est ainsi que certains auteurs élaborèrent des synthèses plus puissantes et mieux articulées des faits établis (la plus remarquable est sans contredit celle de Pinatel : cf. Pinatel et Bouzat, 1963) ; d'autres, tels Mannheim (1965), Wolfgang (1968) et Houchon (1962), prônèrent un réagencement des connaissances où la dimension psychologique subordonnerait en quelque sorte les aspects socioculturels et biologiques (Houchon en énonce comme suit le principe : « une variable biologique ou une variable sociologique ne peuvent être criminogènes que lorsqu'elles conditionnent des mécanismes psychologiques » (p. 17) ; d'autres enfin retrouvèrent l'unité en s'efforçant de décaper sous l'agir criminel réitéré une structure pathologique de base (Mailloux, 1963) ou un principe pathogène suffisamment cohésif ou suffisamment puissant pour échapper à la diversité des individus et des comportements (Jeffery, 1959 ; Debuyst, 1960 ; Hijazi, 1966). Dans ce travail, nous nous rattachons à la troisième solution. Elle nous apparaît la perspective la plus féconde à l'heure actuelle.

1. Pour une révision récente de ces diverses théories, le lecteur est prié de se référer à Ellenberger et Szabo (1967).

Nous estimons de plus, en accord avec Pinatel et Wolfgang qui, traitant de l'avenir de la criminologie lors du dix-septième cours international tenu à Montréal en 1967, parlèrent de synthèse, d'intégration, d'unité et de cohérence, que celle-ci, de multifactorielle qu'elle était et qu'elle est encore, est en mesure de devenir « intégrative ».

Comment peut-elle le faire ? Selon nous, en éliminant d'abord les vaines discussions étiologiques, en restreignant ensuite la portée des schémas d'explication au vécu observable ou du moins au vécu explicitement criminalisé des individus, en réassumant enfin une démarche séméiologique qui cerne le criminel dans sa réalité propre avec comme centre de perspective, non plus les antécédents ou les caractéristiques périphériques, mais les processus psycho-dynamiques actifs au sein même de l'agir déviant.

Qu'importe, en effet, que tel ou tel facteur ait été présent dans l'enfance ou à l'adolescence puisque de toute façon son influence est non seulement incertaine mais en plus sans cesse contrecarrée par l'apparition de conduites imprévues et disparates ? Ce qui compte, ce n'est pas tant l'inconduite de la mère, la désintégration du milieu d'origine ou le caractère infamant de la mesure judiciaire, dont on n'a jamais pu démontrer qu'ils produisent un résultat constant et donc qu'ils sont « fiables », que les structures psychiques qui sont bien en place chez un sujet et *opérantes* au moment de l'agir dissocial. Bien sûr, nous savons que ces structures résultent de l'un ou l'autre des facteurs d'influence ou de plusieurs réunis, tout comme nous savons, et ceci ne simplifie pas les choses, que des conditions antécédentes différentes, voire contraires (par exemple la négligence et la surprotection maternelles), produisent des effets identiques. Nous savons, mais c'est d'une science incertaine et instable qui, à toutes fins utiles, demeure sujette à caution. Nous n'en avons d'ailleurs pas tellement besoin. L'essentiel, ce sont ces structures opérantes à démasquer et à maîtriser, dont la connaissance permettra de resserrer les relations de causalité et d'influence qui expliquent l'antisocialité et d'échapper aux extrapolations abusives.

C'est pourquoi, dans cette recherche, nous avons opté pour le protocole d'action suivant : retourner à l'acte criminel qui est une réalité inattaquable ; élargir cette unité de base (l'acte et ses modalités) de telle sorte que soit utilisé non plus seulement un acte mais un ensemble d'actes ou, en d'autres termes, un

agir antisocial étalé à travers une durée connue, à condition qu'il soit homogène et fréquent et qu'il occupe une place suffisamment importante dans l'activité de l'individu ; démonter les rouages de cet agir, c'est-à-dire comprendre ce par quoi il est immédiatement déterminé : pour ce faire, trouver un principe de compréhension de la conduite criminelle assez puissant pour rejoindre les déterminants de celle-ci ; concrétiser ce principe dans une mesure standardisée qui pourra être appliquée à des groupes chez qui la criminalité a un poids variable (l'approche différentielle). Ainsi seront mises en évidence, espérons-nous, les structures constantes qui régissent les manifestations d'antisocialité. Quelle que soit l'antériorité des sujets et aussi variées que puissent être les situations et les expériences qui les ont marqués, ce sont ces structures dynamiques et agissantes, source ou ferment de l'action, qu'il importe avant tout de reconnaître et de qualifier.

PREMIÈRE PARTIE

LA PERSPECTIVE INTERPERSONNELLE : ÉNONCÉ ET MÉTHODE

A. LE PROBLÈME

L'un des facteurs susceptible de se trouver constamment associé à toute forme durable de criminalité nous paraît devoir être trouvé dans le genre de contact et de relation avec les autres que les criminels sont capables d'entreprendre et d'entretenir. Toutes les observations accumulées sur l'histoire de vie des criminels font sans cesse état de conflits et d'échecs graves qui frappent les rapports qu'ils s'efforcent d'établir avec ceux qui les entourent. Ces échecs produisent, et les auteurs ne se sont pas fait faute de le signaler, par leur virulence ou par leur seule répétition, un sentiment d'inaptitude face à autrui et d'appréhension du pire qui risque d'étrangler rapidement toute motivation comme toute dynamique d'échange.

Cette recherche veut démontrer qu'une telle problématique est apte à éclairer les sources de la conduite criminelle. Nous étudions des individus dans la vie desquels la criminalité occupe une place significative. Ce point de départ est important ; ce sont en effet l'intensité et la persistance d'une forme d'activité réprouvée par la collectivité qui nous fournissent notre première garantie de validité. Chez les sujets ainsi définis, sont analysées la nature et la qualité des rapports interpersonnels dont ils sont capables. Si notre vision est juste, nous devrions alors être en mesure d'identifier, à travers les concomitances de variation de l'activité délictueuse et de la fonction de relation avec autrui, un des principes de base de l'antisocialité.

Le problème, tel que nous l'envisageons, se ramène à trois interrogations majeures, que complètent quelques questions subsidiaires :

1. L'agir criminel persistant doit-il nécessairement, lorsqu'il se manifeste, signifier pour le sujet une rupture avec les autres, rupture qui pourrait naître et se consolider à un âge précoce ? (Peu importe qu'il en soit la cause ou l'effet : ce problème de la relation explicite de cause à effet ne nous semble d'ailleurs pas près d'être résolu.)

1.1 De ce fait, le criminel est-il contraint (si oui, jusqu'à quel point l'est-il ?) de vivre, face au groupe, un conflit sans issue, comme s'il était asservi à une façon essentiellement hostile de voir les autres et voué ainsi à une fatalité d'actes déviants ?

1.2 Ou encore, serait-ce la raison pour laquelle, malgré la riposte brutale qu'il essuie de la part de la société, il s'accroche sans fléchir à un type de comportement qui ne lui amène que des avatars ?

2. L'agir criminel, dans le cas où la réponse à la première question est affirmative, se rattache-t-il à des réactions à l'égard d'autrui qui, tout en étant associées à l'antisocialité, sont constantes d'un criminel à l'autre ?

2.1 Comment les criminels réagissent-ils face aux divers éléments du milieu social ?

2.2 L'importance et la netteté de ces réactions s'accroissent-elles avec le temps, à mesure que l'individu s'enferme dans la chronicité criminelle ?

3. Si de nouveau la réponse est affirmative, ces réactions composent-elles un système suffisamment intégré et explicite pour qu'il soit possible de parler de structure endopsychique proprement criminogène ?

3.1 Les criminels et les sujets adaptés se distinguent-ils les uns des autres par autre chose que par un comportement répréhensible ? (Cette question cruciale sur le plan opérationnel nécessite l'emploi de l'approche différentielle.)

3.2 La vision que les criminels ont d'autrui tranche-t-elle nettement sur celle des normaux ?

3.3 Y a-t-il deux profils, l'un normal, l'autre criminel, de la relation à autrui qui émerge ?

Nous espérons, compte tenu des contraintes qu'une telle recherche supporte, apporter des réponses satisfaisantes à ces diverses questions.

B. LE RATIONNEL DE BASE DE LA RECHERCHE

LA PERCEPTION DE RESSEMBLANCE

Pour saisir dans son exercice même la fonction de présence à autrui ou le mode de relation interpersonnelle, nous recourons au processus par lequel les individus perçoivent entre eux-mêmes et leurs interlocuteurs des ressemblances. Ce processus régit en fait le mouvement incessant par lequel les sujets se raccordent les uns aux autres. Son rôle dans la vie sociale est considérable.

Il implique d'abord une réceptivité à l'endroit des signaux, puis une capacité de répondre à ceux-ci et d'agir l'interrelation en la concrétisant par des actes d'accueil et d'échange. Il conditionne la communication puisque les personnes qui se rencontrent cherchent avant tout à dégager et à niveler des liens de contact, à trouver des points de touche, dans une sorte de quête hâtive et nécessaire de motifs ainsi que de moyens de rapprochement (Bieri, 1953). Friedler, Warrington et Blaisdell (1952) démontrent à ce propos la préférence immédiate accordée par les membres d'un groupe à ceux qu'ils perçoivent semblables à eux-mêmes. Phénomène que saisit et résume fort bien l'expression « se sentir des affinités pour... ».

Cameron (1947) appelle cette forme de perception la « projection assimilatrice » (*assimilative projection*). C'est le processus par lequel un individu attribue à d'autres ses caractéristiques et ses attitudes propres sans qu'il y ait nécessairement une justification explicite. Precker (1953), lui, parle de « processus automorphique » ou de transfert global de son système de valeurs à un autre qui ressemble à soi par un ou plusieurs traits. Cette diffusion (ou contagion) interindividuelle revient, dit l'auteur, au « processus par lequel est attribuée à un fait isolé de perception la portée d'un événement de groupe » (*in group membership*).

Newcomb (1953) formule comme suit la dynamique des coorientations à la base des relations interpersonnelles : le sujet recherche la symétrie ou la correspondance idéale dans les réactions du partenaire parce que la symétrie lui assure la prédiction facile du comportement de l'autre et, secondairement, la validation de sa propre orientation à l'égard de ce dernier. Il devient alors possible de s'intégrer « par anticipation » à l'action en groupe. Ces observations marquent l'importance de la jonction qui, par assimilation réciproque, s'opère entre les individus. Importance telle que la personnalité doit se définir

comme étant un système d'interrelations entre l'individu et le milieu social dans lequel il vit (Brim, 1965). L'individu a l'obligation de se situer par rapport à autrui et, simultanément, de situer autrui par rapport à lui-même. Trois principaux paliers d'adéquation ont été reconnus et étudiés par les auteurs : la famille, le groupe des pairs et les institutions sociales (signalons en particulier les travaux de Mead, 1934, de Kohlberg, 1963, et de Rocheblave-Spenlé, 1962).

Des expériences montrent qu'il existe chez les sujets adaptés une relation positive entre les perceptions qu'ils ont d'eux-mêmes et celles qu'ils ont des autres et que les premières sont en grande partie dépendantes des secondes (Berger, 1952 ; Stock, 1949 ; Merenda et Clarke, 1959). Seward (1954) précise que se trouve chez l'adulte une disposition généralisée à imiter le comportement d'un modèle. Il ajoute qu'un usage libéral de la récompense dans les débuts de la vie favorise ce « set imitatif », alors que l'abus de la punition avant l'instauration de ce dernier risque de fausser le mécanisme du raccordement à autrui. Par ailleurs, Helper (1955) et Melvin (1958) montrent de façon claire que les enfants se perçoivent selon le même mode qu'ils perçoivent leurs parents, qu'ils s'identifient à ceux-ci et les imitent tels qu'ils les perçoivent, donc avec toute une gamme de distorsions.

Ces recherches trouvent un écho plus que pertinent pour nous dans les observations d'auteurs tels que Debuyst (1960), Hesnard (1963) ainsi que Mailloux et Lavallée (1964), qui signalent que c'est d'abord perceptuellement que le délinquant se défend lorsqu'il affronte une anxiété trop vive. Il déforme alors la réalité et, lorsque le problème ne se résout pas, tend à se retrancher derrière une imperméabilité perceptive, se coupant du même coup des valeurs que l'autre véhicule. Il semble que ce soit au niveau des modes de perception que, chez lui, le lien intersubjectif se détériore en premier lieu.

S'attaquant au mécanisme lui-même, Schachtel (1959) explicite bien ce en quoi consiste la perception assimilatrice. Elle se fonde sur la présence à l'intérieur du sujet-récepteur d'un véritable « senti » (*felt* et *erfuehlt*) par lequel le sujet éprouve réellement en lui-même la sensation de participer. Il vit le mouvement qui anime l'objet. Il en fait l'expérience en lui, comme s'il s'immisçait au cœur même de l'activité perçue, comme s'il s'incorporait à l'être qui s'exprime devant lui. L'auteur souligne que s'avivent à l'intérieur du sujet, inconsciemment, les

réactions cénesthésiques et musculaires qui meuvent l'autre, que la tension nerveuse s'accroît. De cette sorte de suggestion ou contagion motrice résulte une assimilation momentanée du sujet percevant et de l'objet perçu dont dépend sans doute étroitement l'harmonisation des conduites sociales.

Ce processus a de plus le mérite de s'opérationnaliser facilement. Il se retrouve à l'état pur dans l'activité qui consiste à établir des ressemblances entre soi et d'autres personnes de son entourage. Ces ressemblances apparaissent soit au niveau des perceptions soit au niveau du comportement, ou aux deux à la fois. En ce qui concerne les exigences de la mesure, Bronfenbrenner (1958) précise que la ressemblance doit puiser à la configuration (*pattern*) totale du modèle plutôt qu'à des similitudes partielles. Il préconise la recherche d'une ressemblance « configurative ». C'est pourquoi Gray et Klaus (1956) de même que Helper (1955) soutiennent que la ressemblance obtenue par la « congruence » entre la description de soi et la description du modèle s'avère une bonne mesure. Bref, c'est l'expérience phénoménologique de parenté avec le modèle qui est l'élément essentiel que nous mesurons et c'est à travers la ressemblance « telle qu'elle est perçue » que cet élément est le mieux rejoint (d'autres auteurs appuient cette position, en particulier Kelly, 1955, et Jones, 1954).

De plus, il n'est pas obligatoire que le sujet stipule la nature de la ressemblance ; il suffit qu'il décide que le modèle et lui-même sont pareils pour que l'on puisse inférer que le processus joue. Ajoutons qu'un sujet calibre son soi non seulement à partir des partenaires qu'il perçoit semblables, mais à partir aussi des gens qu'il perçoit dissemblables. L'importance de l'énoncé : « mon père et mon frère sont rusés et je ne le suis pas » est tout aussi grande et caractérise tout autant le sujet que l'énoncé : « mon ami et moi sommes honnêtes ». Ceci permet de donner plus de flexibilité à la mesure en ajoutant aux percepts de ressemblance les percepts de contraste.

En résumé, le processus par lequel sont perçues et qualifiées les ressemblances entre le sujet et le modèle de référence fait appel aux éléments suivants : 1) une coorientation par laquelle le contact s'établit à même un sentiment diffus d'affinité, de parité ou de sympathie ; 2) une « projection assimilatrice » qui est un transfert de son propre système de valeurs à d'autres qui paraissent le mériter et le prolonger (processus de généralisation interindividuelle) ; 3) une ressemblance « configurative » ca-

pable de fonder l'expérience de parenté avec le modèle et de donner un sens à la relation ; 4) une mise en accord des percepts et des signifiés de conscience chez le sujet et son modèle, qui se traduit par des acquisitions réciproques à travers un jeu d'échanges « ligaturants ».

Nous pouvons maintenant définir ce processus comme suit : l'acte de se percevoir semblable au modèle grâce à une coorientation qui s'effectue par « projection assimilatrice » ou par imitation cognitive et qui se fonde sur une aptitude à double battant — visée du sujet, transparence de l'objet — à se sentir et à se vouloir comme le modèle.

LA THÉORIE DES CONSTRUITS PERSONNELS

Cette théorie s'ajuste parfaitement à la problématique que nous venons de dégager. Son auteur, G. A. Kelly (1955), la nomme la « psychologie des construits personnels » et l'assoit sur ce qu'il appelle le principe du *constructive alternativism* qui stipule que plusieurs formules, axes, dimensions ou alternatives sont toujours à la disposition du sujet pour lui permettre d'édifier, de prolonger et de renouveler (*to construe*) sa réalité personnelle. Perspective essentiellement optimiste qui postule que toute interprétation psychologique est sujette à être révisée ou remplacée, et qu'il se trouve toujours à la portée du sujet des choix de substitution pour affronter les exigences nouvelles. Perspective qui se veut aussi finaliste (Kelly emploie la conception téléologique du développement psychologique comme postulat de base) puisqu'elle part du principe suivant : « les processus psychologiques s'orientent de la façon dont l'individu anticipe les événements » (p. 46).

Compte tenu de ces prémisses, comment l'individu fonctionne-t-il concrètement ? Par un montage, répond la théorie, grâce auquel il « pré-forme » un succédané ou une copie des événements, qui est une représentation forcément interprétative du réel en cause, mais qui peut ensuite être généralisée à l'ensemble de l'agir. À partir d'une expectative de prédilection s'érige donc un cadre cognitif à l'intérieur duquel le vécu fait irruption, endosse une forme et acquiert signification et valeur. Kelly appelle le produit de cette opération un « construit ».

Le construit est une configuration interprétative qui s'applique aux réalités pour prendre leur mesure, qui est mobile et qui permet au sujet de dresser la carte de la réalité et d'y prévoir son itinéraire. Le construit — représentation reproductrice du

réel — est sans cesse testé, soumis à l'épreuve du concret. Sa validation terminale s'effectue par son efficacité à anticiper ce qui est à venir.

De plus, l'individu, lorsqu'il structure son univers intérieur, trie non seulement les éléments du réel qui sont idoines aux schèmes qu'il emploie, mais aussi ceux qui leur sont contraires, antithétiques. C'est là le paradoxe de l'action à double tranchant du psychisme humain qui produit ce que Kelly nomme les « construits de similitude et de contraste » (*constructs of similarity and contrast*). Le construit est donc une façon par laquelle certaines choses sont vues comme étant semblables entre elles mais en même temps différentes de certaines autres.

Kelly fait ressortir le rôle fonctionnel des « construits ». Ceux-ci confèrent en effet à l'individu les moyens nécessaires pour contrôler son existence, pour investir et prendre possession du réel et, plus spécifiquement, pour lier ou agréger en gerbes commodas les événements qui, une fois ordonnés, tendent à devenir, conclut l'auteur, prévisibles, manœuvrables et familiers.

Il imagine le construit comme une sorte de piste que l'activité psychique doit emprunter. Tant au niveau de la perception que de l'action, les systèmes de construits ou « construits de construits » (*constructs of constructs*) édifiés par le sujet dessinent le réseau de voies sur lesquelles il a la liberté de se mouvoir. Kelly souligne :

Chaque piste est une voie à deux sens ; l'individu peut s'y déplacer d'un côté comme de l'autre, mais il ne peut s'élancer en terrain vierge sans construire d'abord de nouvelles routes conceptuelles... Le réseau de pistes que forme le système des construits représente un système de contrôles ; chacun de ces contrôles se limite à un choix dichotomique (p. 128).

Quand un individu passe en revue les événements qui l'entourent, il voit s'allumer certaines dichotomies dans son système de construits. Celui-ci se signifie donc comme une sorte de configuration exploratrice que le sujet projette constamment autour de lui (p. 145).

Cette théorie débouche sur une explication extrêmement intéressante des modes d'interaction entre les êtres humains. Elle démontre que tout échange et en fait toute activité sociale se réalisent par la médiation des construits personnels et que c'est la conjonction de ceux-ci d'un protagoniste à l'autre qui assure à la communication son efficacité et sa qualité. Pour saisir les construits personnels d'autrui, il est en quelque sorte

nécessaire de fabriquer des construits « préhenseurs » et, dans la mesure même où ces nouvelles entités absorbent les construits de l'autre, un rôle peut être assumé à l'endroit de ce dernier. Écoutons Kelly :

Si nous utilisons ce qu'un ami a voulu laisser entendre, aussi bien que ce qu'il a dit, comme élément de connaissance — c'est-à-dire si nous empruntons un de ses présumés construits personnels, tout autant que son comportement, et les employons dans nos propres constructions mentales — alors notre construit personnel peut être considéré comme une version adéquate du sien. Ce qui fait qu'une communication, d'une qualité plus ou moins grande, s'instaure (p. 200).

Ce sont d'ailleurs des expériences analogues de validation et de non-validation (« la validation ou son contraire s'effectue par la mise en rapport, subjectivement établie, de la prévision que lance un sujet et du dénouement qu'il observe » p. 146), qui homogénéisent les systèmes de construits des individus mis en présence et font naître entre eux un sentiment de similitude.

De ceci découle une conséquence des plus importantes formulée dans ce que Kelly appelle le « corollaire de la socialité » : « une personne, selon son degré d'efficacité à rééditer en elle-même les voies par lesquelles l'autre élabore ses propres construits, pourra jouer un rôle social qui inclut vraiment cet autre... » (p. 95). Un sujet ne fonctionne bien normalement que s'il a cet équipement cognitif et affectif qui le prédispose à réinventer pour lui-même les solutions d'autrui afin de mieux participer. Le rôle ne jaillit pas brusquement des échanges avec les autres. Il est plutôt une disposition, une aptitude, un principe d'action qui est lié à la problématique psychologique de l'individu et qui émerge du psychisme, résultat de techniques endogènes de production (*construing*) plus que de l'action des situations sociales. L'on peut ajouter : il n'est pas suffisant que celui qui joue un rôle et agit socialement ouvre l'œil sur ce que les autres font; il doit aussi, et surtout, se commettre dans une identité à plusieurs et se signifier réellement « membre de ». Pour ce faire, il a besoin de cette capacité psychique de base, qui est, dirait Kelly, la capacité de fabriquer des construits de liaison à autrui.

Cette perspective correspond parfaitement à nos objectifs. L'explication de la conduite criminelle y trouve une signification nouvelle, en dehors et au-delà de l'acte délictueux. Le criminel peut maintenant être vu comme le sujet dont la capacité d'édifier

des construits d'interaction est inférieure à la norme ou encore à ce que la vie de groupe requiert. La théorie est d'autant plus pertinente qu'elle explicite par son corollaire sur l'étendue (« un construit est disponible pour l'anticipation d'un nombre limité d'événements » p. 68), les carences qui sont susceptibles de miner l'efficacité interpersonnelle. La principale de ces carences consiste dans la persistance de modes précoces de fonctionnement. Tout construit charrie en effet sa propre limite qui lui est assignée par le vécu antérieur. Or, celui-ci peut être surchargé d'éléments morbides et d'expériences négatives. Ce qui risque d'émerger, c'est une propension à « construire » les autres selon une vision particulièrement archaïque et néfaste. D'où, à nouveau, l'intérêt de cette théorie pour une compréhension accrue de l'antisocialité chronique.

Les points majeurs qu'il nous paraît essentiel de retenir de la psychologie des construits personnels sont les suivants : 1) les construits sont des entités dichotomiques ou axes à double entrée (construit-contraste) ; cette caractéristique leur confère une importance primordiale pour l'évaluation d'autrui ; 2) toute activité, surtout interhumaine, se fait sous l'égide de ces entités ; 3) les systèmes de construits commandent le rôle que l'individu doit jouer dans un groupe ; 4) ces systèmes de construits s'animent dès qu'un sujet se trouve en situation sociale et dès qu'il s'oriente vers autrui ; 5) les construits véhiculent, selon une intensité qui varie avec les individus, l'antériorité ; 6) les systèmes de construits peuvent être activés et deviennent mesurables, grâce surtout au processus fondamental par lequel des ressemblances ou des dissemblances entre le sujet et son modèle sont perçues.

C. LES CONDITIONS DE L'EXPÉRIENCE

L'INSTRUMENT

La théorie des construits personnels prévoit une mesure du processus par lequel l'autrui devient objet de rencontre et d'échange. Pour ce faire, elle assigne à ce processus la définition opérationnelle suivante : le degré de ressemblance ou de dissemblance qu'un sujet établit entre lui-même et les personnes qu'il connaît en se servant de construits personnels. Un instrument a été mis au point par Kelly pour évaluer l'orientation du sujet par rapport aux figures-rôles avec lesquelles il a été ou est encore en interaction.

Cet instrument, l'« inventaire du répertoire des construits de rôle » (*role construct repertory test*) ou test Rep (Kelly, 1955), consiste à placer le sujet dans une sorte de microcosme social, standardisé mais en même temps personnalisé puisqu'il réfère au vécu de chacun, et à reconnaître comment il s'y meut. Ce microcosme est composé d'un certain nombre de figures-rôles, ou personnages représentatifs, choisis d'avance pour leur pouvoir d'évocation dû soit à leur importance génétique soit à leur valeur symbolique pour les sujets qui sont étudiés. Ces figures sont présentées selon diverses combinaisons et le sujet doit reconnaître entre elles des ressemblances et des différences, mais toujours d'après un qualificatif bipolaire (construit-contraste) inédit et spontané.

Deux versions modifiées de la forme originelle du test de Kelly sont utilisées dans notre expérience. La première contient vingt figures-rôles, la seconde dix-huit. Les figures 1 et 2 schématisent ces deux versions. Les figures-rôles, commençant par le soi, sont placées en haut de chaque schéma. Sur chaque ligne, nous avons les combinaisons par trois des figures-rôles, chacune devant susciter l'apparition d'une ressemblance et d'une différence. Les cercles tracés dans les casiers vides illustrent la composition de chaque triade. Les figures-rôles sont donc réunies successivement par groupes de trois. Les combinaisons, ou triades, ainsi formées, qui sont au nombre de vingt dans la première version et de quinze dans la seconde, sont présentées au sujet selon l'ordre préétabli. Pour faciliter l'administration du test, des fiches sont utilisées. Le sujet inscrit sur chacune le nom de la personne qui correspond le plus, d'après lui, à la définition de la figure-rôle qui lui est proposée (*v. g.* la mère, l'ami, la figure d'autorité, etc.). Il s'attaque ensuite à la première triade, afin de déterminer quelles sont les deux figures qui se ressemblent tout en différant de la troisième. Il spécifie la nature de cette ressemblance-dissemblance (construit-contraste) et classe les autres figures-rôles, non impliquées dans la triade, sur la base du continuum dichotomique ainsi créé. Par exemple, s'il doit comparer le père, la mère et le frère, il peut décider que les deux premiers se ressemblent parce qu'ils sont « altruistes » et qu'ils s'écartent du troisième qui, lui, est « égoïste » ; il doit ensuite classer chacune des figures non utilisées sous l'un ou l'autre terme de cette dichotomie. Un nouvel ensemble de trois fiches-figures lui est alors soumis, avec

deux se ressemblent parce que	l'autre diffère parce que	triade	soi	mère	père	frère	sœur	ami	amie	adulte hostile	maître d'école rigide	adulte bienveillant	figure de prestige	pair criminel	pair socialisé	prêtre	codétenu	femme socialisée	femme criminelle	figure d'autorité	pair criminel	policier
		1	☐		☐	☐																
		2	☐											☐							☐	
		3		☐			☐		☐													
		4	☐			☐		☐														
		5	☐					☐						☐								
		6										☐								☐		☐
		7		☐	☐	☐			☐									☐	☐			
		8																				
		9		☐							☐	☐						☐	☐			
		10				☐		☐	☐													
		11	☐	☐	☐																	
		12								☐		☐				☐						
		13			☐								☐		☐		☐					
		14										☐	☐	☐							☐	
		15	☐							☐						☐						
		16			☐												☐			☐		☐
		17									☐	☐	☐							☐		
		18	☐							☐			☐	☐							☐	
		19								☐		☐	☐									
		20	☐					☐	☐													
		Σ																				

FIG. 1 : La grille du test et les figures-rôles (première version).

deux se ressemblent parce que	l'autre diffère parce que	triade	soi	mère	père	frère	sœur	ami	amie	adulte hostile	maître d'école rigide	adulte bienveillant	pair délinquant	pair socialisé	prêtre	maître d'école compréhensif	pair délinquant	filles délinquantes	figure de prestige	policier
		1	☐		☐	☐														
		2	☐										☐				☐			
		3		☐					☐									☐		
		4	☐			☐		☐												
		5	☐					☐					☐							
		6		☐							☐	☐								
		7	☐	☐	☐															
		8														☐	☐		☐	
		9	☐										☐	☐						
		10						☐		☐				☐						
		11								☐						☐				☐
		12			☐							☐						☐		
		13					☐		☐					☐					☐	
		14						☐		☐	☐									☐
		15						☐				☐			☐					
		Σ																		

FIG. 2 : La grille du test et les figures-rôles (deuxième version).

lequel il reprend la même procédure. Et ainsi de suite pour toutes les triades.

Celles-ci sont organisées pour que, dans chacune, soient représentées au moins deux, sinon trois, des six rubriques sous lesquelles se classent les figures-rôles, à savoir : 1) le soi ; 2) les membres de la famille d'origine ; 3) les intimes ; 4) les représentants de l'autorité ; 5) les personnages cathectés (les personnes importantes, rejetantes ou idéalisées) ; 6) les pairs antisociaux. De plus, les figures importantes dans la vie des individus, telles les figures parentales, sont plus fréquemment mises à contribution que les autres. Deux principes sont impliqués ici : d'abord confronter chaque type de figures le plus souvent possible aux autres types ; en même temps associer les figures les plus importantes le plus souvent possible entre elles. Les triades, comme elles sont présentées, tentent d'arriver au meilleur compromis réalisable entre ces deux exigences.

Finalement, le test propose au sujet ce qui est appelé une figure hypothétique et qui correspond au « soi idéal ». L'expérimentateur demande : « Si vous aviez le choix d'être la personne que vous souhaitez être et si vous aviez le pouvoir de vous transformer en cette personne, lesquelles de ces caractéristiques aimeriez-vous posséder ? » Le sujet sélectionne parmi les construits-contrastes qu'il a déjà utilisés ceux qui lui semblent correspondre le mieux à l'image idéale de son soi.

QU'EST-CE QUI EST MESURÉ ?

Il importe de répondre avec précision à cette question. De ce qui est produit par l'instrument, nous retenons la possibilité de mettre en rapport le soi avec dix-neuf figures-rôles dans la première version et avec dix-sept dans la seconde. Pour chaque construit-contraste, un maximum de dix-neuf ressemblances dans le premier cas et de dix-sept dans le second est donc susceptible d'apparaître. Comme vingt ou quinze construits-contrastes sont élaborés par chaque sujet, le grand total de ressemblances « perceptibles » se fixe à 380 pour la première forme du test et à 255 pour la seconde. Le nombre de ressemblances qu'un sujet obtient sur ce total possible donne son score individuel. Celui-ci traduit sa capacité générale de se percevoir semblable à autrui. Il va sans dire que ce score peut être fragmenté pour contrôler le degré d'association à des figures-rôles particulières. C'est essentiellement de ce type de mesure dont nous nous servons dans la présente recherche.

Grâce à cette procédure, émerge pour chaque sujet une trame de relations interindividuelles où il est possible de le situer (puisqu'il est représenté par le soi) avec précision. Ceci permet d'établir la fréquence des rapports de similitude dans lesquels il s'engage ainsi que le type de personne avec lequel il s'associe de préférence ou dont il s'écarte systématiquement. La démarche s'appuie sur le postulat suivant (validé par Kelly, 1955, et Lederman, 1961) : cette fréquence reflète la réalité vécue et fournit une estimation exacte de la capacité d'entrer en relation avec autrui. La règle qui prime est celle-ci : plus le nombre total des ressemblances perçues à l'endroit de l'ensemble des figures ou à l'endroit de chaque type de figures, familiales, catéctées et sociales, est élevé, plus le réseau de relations vécues s'avère étendu et plus l'on peut supposer que la sensibilité et l'agir interhumains sont développés. Il est évident que l'acquis des criminels est censé se révéler particulièrement déficitaire à cet égard.

LA DESCRIPTION DE L'EXPÉRIENCE

Sept groupes de sujets, les uns criminels, les autres adaptés, furent constitués et examinés durant une période d'environ trois ans, de 1966 à 1969. Deux cent quatorze (214) individus furent ainsi mobilisés. Afin que soit assurée la plus grande homogénéité possible à chacun des groupes, les sujets furent recrutés d'après des critères stricts et constants à l'intérieur d'un même groupe. Une autre règle fut d'associer à chaque groupe de criminels un groupe témoin composé de sujets adaptés qui reproduisait le plus exactement possible ses caractéristiques générales (âge, sexe, origine, langue, milieu, scolarité, etc.).

La présence d'un échantillon de référence devant chaque échantillon expérimental était rendue obligatoire par l'intention majeure de la recherche. Il s'agissait avant tout de contraster deux types d'acquis interpersonnel, celui qui est relié à la criminalité répétitive et celui qui découle d'une socialisation réussie. Dans ce but, les échantillons placés en parallèle furent calibrés pour assurer une saturation optimale, selon le cas, des deux variables antagonistes, socialité-criminalité.

La sélection des sujets s'effectua par l'utilisation d'un plan de sondage systématique. Cette technique, commode dans un « ensemble limité », permet, en laissant le hasard jouer de façon suffisante, le prélèvement contrôlé d'unités dont la pertinence

est maximée : elle permet un échantillonnage par choix raisonné. Un tel mode de prélèvement des unités dans l'ensemble sondé (ou base de sondage) présuppose une bonne connaissance de la base, ce qui, dans chaque cas, avait été acquis par une étude préliminaire fouillée du milieu dans lequel devait s'effectuer le recrutement des sujets.

Les sept groupes se décrivent à partir des facteurs qui ont été contrôlés pour rendre chacun d'entre eux le plus homogène possible. Ce sont :

Groupe 1 : les criminels récidivistes — Nombre : 38 ; nationalité canadienne-française ; origine urbaine ; classe sociale inférieure ; âge : entre 23 et 32 ans ; issus d'une famille intacte ; incarcérés dans un pénitencier à sécurité maximale, avec une sentence de deux ans ou plus ; délinquants primaires ou secondaires en début de carrière (Cormier et al., 1959) ; dossier criminel chargé : tous avaient au moins une sentence de pénitencier antérieure et des sentences de prison ; vols, fraudes et crimes de violence ; absence de pathologie mentale et carcérale ; quotient intellectuel moyen ou supérieur.

Groupe 2 : les criminels d'occasion — Nombre : 27 ; nationalité canadienne-française ; origine urbaine et demi-urbaine ; classe sociale inférieure ; issus d'une famille intacte ; âge : entre 25 et 35 ans ; incarcérés dans un pénitencier à sécurité intermédiaire avec une sentence de deux ans ou plus ; délinquants secondaires ou sur le tard ; antécédents judiciaires inconsistants ; surtout reliés à des sentences de prison ; vols et fraudes ; absence de pathologie mentale ; quotient intellectuel moyen.

Groupe 3 : les adultes adaptés — Nombre : 30 ; nationalité canadienne-française ; origine urbaine ; classe sociale inférieure ou moyenne ; issus d'une famille intacte ; âge : entre 22 et 40 ans ; absence totale de criminalité ; adaptation satisfaisante ; quotient intellectuel moyen ou supérieur.

Groupe 4 : les délinquants de milieu ouvrier — Nombre : 28 ; nationalité canadienne-française ; origine urbaine ; milieu ouvrier ; élevés dans une famille intacte ; âge : entre 14 et 18 ans ; inadaptation scolaire ; dossier de police probant : vols, recels, dommages à la propriété, actes indécents ; absence de pathologie mentale ; quotient intellectuel moyen.

Groupe 5 : les adaptés de milieu ouvrier — Nombre : 36 ; nationalité canadienne-française ; origine urbaine ; milieu ouvrier ; élevés dans une famille intacte ; âge : entre 14 et 19 ans ;

adaptation familiale et scolaire satisfaisante ; absence d'activité délictueuse ; quotient intellectuel moyen.

Groupe 6 : les délinquants de milieu bourgeois — Nombre : 28 ; nationalité canadienne-française ; origine urbaine ; milieu aisé (administrateurs, professionnels, techniciens) ; élevés dans une famille intacte ; âge : entre 15 et 18 ans ; indiscipline scolaire et fugues fréquentes ; dossier de police : vols, dommages, drogues ; consommation immodérée d'alcool ; absence de pathologie mentale ; quotient intellectuel moyen ou supérieur.

Groupe 7 : les adaptés de milieu bourgeois — Nombre : 27 ; nationalité canadienne-française ; origine urbaine ; milieu aisé ; élevés dans une famille intacte ; âge : entre 15 et 19 ans ; adaptation familiale et scolaire satisfaisante ; absence d'activité délictueuse ; quotient intellectuel moyen ou supérieur.

Tous les sujets furent rencontrés individuellement ou en groupe au cours des phases successives du programme de cueillette des données. Ce programme fut exécuté par divers expérimentateurs² en trois phases principales : à la première fut opérée la mesure des criminels récidivistes et des adultes adaptés ; la seconde permit l'examen des quatre groupes d'adolescents ; la troisième évalua les criminels d'occasion. Une fois bien connue la base de sondage, les sujets furent choisis et soumis à une mise au jour systématique de leur histoire de vie et de leurs antécédents criminels. Ils subirent aussi l'administration de plusieurs questionnaires et tests, dont les échelles de délinquance de Nye et Short (1957) et de socialisation du test C. P. I. de Gough (1957) et passèrent tous finalement l'épreuve tirée de Kelly qui a été décrite plus haut. Seuls les résultats de cette dernière mesure sont présentés dans le compte rendu actuel.

D. LES HYPOTHÈSES DE TRAVAIL

LES PRÉLIMINAIRES

1) Il est méthodologiquement utile d'imaginer une sorte de continuum psychosocial de base sur lequel les êtres humains se distribuent. À une extrémité, l'on trouve les sujets conformistes qui sont en accord avec les règles sociales ou subjugués par elles ; à l'autre extrémité, se groupent les individus anti-

2. Nos plus sincères remerciements s'adressent à M^{lle} Lise Deslauriers et à M. Jean-Paul Dallaire, qui furent responsables, la première, de recueillir les données chez les adolescents, le second, auprès des criminels d'occasion.

sociaux ou, à proprement parler, sociopathes, qui sont incapables de satisfaire aux exigences minimales de la vie de groupe. Ceux-là disposent d'une aptitude interrelationnelle considérable ; ceux-ci se trouvent au contraire victimes d'une incompétence grave à s'allier à autrui. Les groupes de notre expérience, criminels et adaptés, concrétisent à des degrés variables, mais d'une façon que nous estimons explicite, cette opposition. Celle-ci est le fait qui confère à la mesure tout son sens.

2) Cette opposition se vérifie en référant à la réaction des sujets à l'endroit d'un certain nombre de figures-rôles « typiques ». Notre mesure en est une des modes actuels de fonctionnement interpersonnel. Elle implique cependant le vécu antérieur puisque c'est à partir d'expériences répétées que se forme l'aptitude à la relation. Trois grands secteurs, qui sont les axes clés du développement interpersonnel et où l'apport du passé se trouve étroitement mêlé au présent, sont explorés :

a) Le premier couvre l'ensemble des relations qui s'instaurent avec les nombreux types de partenaires humains. Ce qui est en cause, c'est l'« autre » en général qui requiert de la part du sujet un désir et une capacité d'échanger qui soient polyvalents. L'aspect le plus fondamental de l'ouverture à autrui y est rejoint, qui permet de se sentir *similaire* au plus grand nombre possible de protagonistes « objectaux ». C'est le nombre total de ressemblances provoquées par l'ensemble des figures-rôles de l'épreuve de Kelly qui permet d'opérationnaliser ce secteur. Nous appelons cette dimension *la relation avec l'« autrui généralisé »* (cette expression est empruntée à Mead, 1934).

b) Le deuxième secteur concerne les antécédents familiaux. La place qu'occupent les personnages familiaux, en particulier les géniteurs, dans le champ interpersonnel et le rôle qu'ils y ont joué et qu'ils y jouent encore sont soupesés. Ayant été les agents primaires du développement, ils sont liés à des expériences qui n'ont pu qu'être déterminantes pour l'orientation sociale ultérieure. Ces expériences demeurent souvent actives dans le psychisme, d'autant plus d'ailleurs qu'elles y sont synonymes d'ambiguïté, de dévalorisation et de ressentiment. L'épreuve permet de voir comment des individus antisociaux, juvéniles et adultes, réagissent devant les figures familiales, comment aussi ils persistent à les considérer. Cette dimension est nommée *la relation avec l'autrui familial*. Plus explicitement, cette expression réfère au père, à la mère ainsi qu'aux membres de la fratrie, le frère et la sœur.

c) Le troisième secteur groupe les pairs antisociaux. Pour un criminel, les figures humaines qui sont les plus susceptibles d'être revêtues de sens et d'attrait, et ainsi de faire naître des affinités, sont sans contredit les comparses, les partenaires, les membres du gang ou du milieu d'appartenance ou encore les congénères de détention. Quelle place occupent-ils dans l'univers interhumain des différents criminels ? Jusqu'à quel point ceux-ci se lient-ils à eux et se définissent-ils par eux ? C'est ce que nous tenterons d'établir à l'aide du test. Ce genre d'association est appelé *la relation avec l'autrui criminel*.

L'ÉNONCÉ DES HYPOTHÈSES

Les hypothèses qui sont mises à l'épreuve tiennent compte des trois secteurs qui viennent d'être identifiés.

a) *L'autrui généralisé*

Hypothèse 1.1 : Les sujets antisociaux se caractérisent par une capacité de percevoir des ressemblances avec autrui moins grande que celle des sujets socialisés.

Chaque groupe de criminels est confronté à son groupe témoin afin de permettre la vérification de cette hypothèse, les récidivistes aux adultes normaux, les délinquants, ouvriers et bourgeois, aux adolescents adaptés, ouvriers et bourgeois. Dans la première confrontation, celle des adultes, est ensuite inséré le groupe des criminels d'occasion afin de faire varier en intensité le degré de criminalisation, les criminels d'occasion représentant un niveau intermédiaire entre les récidivistes et les normaux. Une deuxième hypothèse, complémentaire de la première, devient ainsi possible.

Hypothèse 1.2 : Les criminels d'occasion, définis a priori comme moins criminalisés que les criminels d'habitude, se caractérisent par une capacité de percevoir des ressemblances avec autrui plus grande que celle des récidivistes, mais moindre que celle des sujets socialisés.

Ces deux hypothèses sont vérifiées d'abord à l'aide des moyennes de ressemblances obtenues à partir de l'ensemble des figures-rôles. Quelques vérifications subsidiaires avec des groupes plus restreints de figures sont aussi effectuées.

Hypothèse 2.1 : Chez les criminels récidivistes, l'habitude de la prison entraîne un affaiblissement de la capacité de se percevoir semblable à l'autrui généralisé.

En d'autres termes, plus l'indice individuel de temps carcéral est élevé, plus la fréquence totale de ressemblances du criminel

concerné tend à diminuer. Si cette hypothèse se confirme, il importe de trancher l'alternative suivante : ou bien cette incapacité est amenée par la prison à titre d'effet secondaire, ou bien elle est présente dès le départ avant tout emprisonnement. Grâce aux deux groupes de délinquants qui n'ont pas subi d'emprisonnement, une clarification du problème est possible. Une hypothèse supplémentaire est requise, par laquelle nous optons franchement pour la deuxième explication.

Hypothèse 2.2 : Chez les individus antisociaux, l'inaptitude à se percevoir semblable à autrui existe préalablement à tout emprisonnement et est suffisamment marquée pour les différencier des sujets adaptés dès ce stade.

b) L'autrui familial

Hypothèse 3.1 : Le nombre de ressemblances que chaque sujet perçoit entre lui-même et les figures familiales est moins élevé dans les groupes de sujets antisociaux que dans les groupes de sujets socialisés.

Cette hypothèse régit plusieurs mesures analogues qui s'enchaînent les unes aux autres et qui serrent graduellement les facteurs responsables des différences observées. La première mesure met en cause les quatre figures familiales ; la seconde s'attaque aux deux figures parentales réunies ; la troisième les sépare et soupèse leur influence respective ; enfin, la quatrième sonde le frère et la sœur séparément.

Hypothèse 3.2 : L'idéal de soi des sujets antisociaux s'écarte davantage des figures parentales que l'idéal de soi des sujets socialisés.

La procédure, par l'addition à la fin de l'épreuve d'une figure dite « hypothétique » qui est l'idéal de soi, permet la vérification de cette hypothèse extrêmement intéressante. Ici les deux parents sont évalués séparément dès le départ.

c) L'autrui criminel

Hypothèse 4.1 : Le nombre de ressemblances que chaque sujet perçoit entre lui-même et les figures criminelles est plus élevé dans les groupes de sujets antisociaux que dans les groupes de sujets adaptés.

La mise à l'épreuve de cette hypothèse, qui cherche d'abord à décanter des différences majeures entre les deux catégories de sujets, vise aussi à reconnaître pour chacun des groupes spécifiques la composition du milieu d'appartenance (endogroupe) ainsi que celle du milieu qui est pris comme adversaire et comme

cible (exogroupe). Un contrôle plus serré de la variable en cause consiste à mettre en rapport l'association aux figures criminelles des sujets antisociaux et l'association aux figures de prédilection des sujets adaptés. L'hypothèse additionnelle qui est formulée est la suivante :

Hypothèse 4.2 : Le nombre de ressemblances que les sujets antisociaux perçoivent entre eux-mêmes et les figures criminelles est plus élevé que celui que les sujets adaptés perçoivent entre eux-mêmes et les figures de prédilection.

De plus, il importe de mettre en évidence, d'un groupe antisocial à l'autre, une intensité variable d'association perceptive aux pairs criminels. L'hypothèse 4.3 fixe le mode de ces variations.

Hypothèse 4.3 : Le nombre de ressemblances que chaque sujet perçoit entre lui-même et les pairs criminels est plus élevé dans les groupes de criminels adultes que dans les groupes de délinquants juvéniles, et plus élevé dans le groupe des récidivistes que dans celui des criminels d'occasion.

Deux autres catégories de figures-rôles sont mises à contribution pour contrôler les groupes. Dans le premier cas, il s'agit du pair socialisé et, dans le second cas, des figures représentant l'autorité. Deux hypothèses, de forme identique, définissent ici l'anticipation.

Hypothèse 5.1 : Le nombre de ressemblances que chaque sujet perçoit entre lui-même et le pair socialisé est moindre dans les groupes de sujets antisociaux que dans les groupes de sujets adaptés.

Hypothèse 5.2 : Le nombre de ressemblances que chaque sujet perçoit entre lui-même et les figures d'autorité est moindre dans les groupes de sujets antisociaux que dans les groupes de sujets adaptés.

d) L'autrui familial et l'autrui criminel

La possibilité d'une relation entre l'intégration au milieu familial et l'intégration au milieu antisocial est examinée. Deux hypothèses, employant chacune une mesure spécifique, guident la démarche.

Hypothèse 6.1 : Chez les criminels récidivistes, le nombre de ressemblances que le sujet perçoit entre lui-même et les figures familiales (les parents et le frère) est plus élevé lorsque celles-ci se caractérisent par un comportement déviant ou inadapté que lorsqu'elles ont un comportement adapté.

Hypothèse 6.2 : Dans tous les groupes de sujets anti-sociaux, le nombre de ressemblances que le sujet perçoit entre lui-même et les figures parentales est inversement proportionnel au nombre de ressemblances qu'il perçoit entre lui-même et les figures criminelles.

DEUXIÈME PARTIE

LA SPÉCIFICITÉ DES RELATIONS INTERPERSONNELLES

La démarche oppose l'homme criminel à l'homme socialisé. Elle s'efforce de dégager la preuve de cette opposition à partir des différences quantitatives et qualitatives que l'acquis interpersonnel de l'un et de l'autre révèle. Les ressources de communication et de participation dont dispose un individu qui s'est livré à des actes criminels graves et répétés et celles dont dispose un individu bien adapté à la vie sociale ont peu de chances d'être identiques. Nous postulons que c'est surtout au plan de la capacité de percevoir des ressemblances entre soi et autrui qu'une telle différence s'accuse.

Existe-t-il un lien entre le sous-développement de cette capacité et l'instauration plus ou moins définitive de la criminalité ? En d'autres termes, des carences dans la fonction de relation se manifestent-elles chez les criminels avec une fréquence suffisamment élevée, tout en étant à peu près absentes chez les individus socialisés, pour qu'il soit possible d'inférer une concomitance significative avec l'antisocialité persistante ? Tel est le sens de la démonstration que nous tentons de faire.

A. LA RELATION AVEC L'AUTRUI GÉNÉRALISÉ : LE CRIMINEL FACE AUX AUTRES

Une triple approche est mise à contribution pour approfondir cette dimension.

1. LES DIFFÉRENCES QUANTITATIVES ENTRE LES GROUPES

Les sept groupes sont mis en rapport les uns avec les autres en tenant compte du facteur « âge ». Dans les comparaisons, les

trois groupes d'adultes se retrouvent entre eux, de même que les quatre groupes d'adolescents.

Les ressemblances avec l'ensemble des figures

La première mesure dénombre pour chaque sujet les ressemblances entre le soi et l'ensemble des figures-rôles présentées dans le test. Une moyenne de ces ressemblances est ensuite calculée pour chacun des groupes. Ce sont ces moyennes qui sont confrontées d'un groupe à l'autre.

TABLEAU 1

Analyse des différences entre les groupes à partir des moyennes de ressemblances avec l'ensemble des figures-rôles

comparaison	groupe	n	moyenne	écart type	différence	t
1	récidivistes	38	157,80	21,27	79,93	17,53 *
	adaptés	30	237,73	15,67		
2	récidivistes	38	157,80	21,27	55,24	7,56 *
	criminels d'occasion	27	213,04	32,74		
3	criminels d'occasion	27	213,04	32,74	24,69	3,50 *
	adaptés	30	237,73	15,67		
4	délinquants ouvriers	28	209,04	29,56	28,29	4,03 *
	adaptés ouvriers	36	237,33	24,39		
5	délinquants bourgeois	28	205,06	19,77	31,44	5,28 *
	adaptés bourgeois	27	236,50	23,39		

* $p < 0,01$

Le tableau 1 regroupe ces moyennes et présente les diverses comparaisons entre les groupes. À la comparaison 1, un écart considérable sépare les deux groupes : la moyenne de ressemblances perçues du groupe des récidivistes est considérablement plus faible que celle du groupe des adaptés, ce qui place la performance d'ensemble de ceux-là loin derrière celle de leur groupe témoin. La différence obtenue est très significative.

Si nous examinons les autres comparaisons, le même décalage entre les groupes de sujets antisociaux et leur groupe témoin respectif persiste et se révèle significatif à chaque fois. Nous concluons que les individus antisociaux qui ont passé l'épreuve démontrent une capacité moindre de se percevoir semblables à autrui. L'hypothèse 1.1 s'en trouve confirmée. Le mode de relation à autrui apparaît pour tous les groupes criminels sinon bloqué du moins fortement appauvri.

De plus, chez les adultes, la capacité de percevoir des ressemblances varie selon l'expectative contenue dans l'énoncé

1.2, c'est-à-dire est fonction du degré de criminalisation. En effet, la différence entre les récidivistes et les criminels d'occasion s'avère considérable, en même temps que celle entre les criminels d'occasion et les adaptés demeure nette. L'écart type dans le groupe des criminels d'occasion est toutefois élevé, ce qui marque une hétérogénéité passablement plus grande des performances. Malgré tout, l'on peut dire que les criminels d'occasion par leur performance moyenne se situent dans une position intermédiaire entre les récidivistes et les normaux. Leur rendement est meilleur que celui des récidivistes mais inférieur à celui des normaux.

Nous avons mentionné plus haut qu'à partir de la première version du test Rep, prévue pour les adultes, un total de 380 ressemblances était possible dans chaque performance individuelle. La deuxième version, assignée aux adolescents, pouvait produire un total de 255 ressemblances. Si nous édifions un rapport entre la moyenne de ressemblances obtenue par chaque groupe et le total possible et que nous le ramenions à 100, nous constatons que les récidivistes n'épuisent que 43% (taux d'utilisation) des possibilités alors que les normaux en retiennent 64%. Les criminels d'occasion en prennent 56%. Chez les adolescents, le taux d'utilisation est de 54% pour les délinquants et de 63% pour les adaptés.

Ces diverses mesures montrent jusqu'à quel point le récidiviste se sent démuni devant les autres. Tout à fait dans le même sens bien qu'à un degré moindre, les criminels d'occasion et les délinquants tranchent nettement eux aussi sur leurs témoins. L'hypothèse d'une inaptitude à recevoir l'autre, le partenaire, semble fondée, et ce, pour diverses formes de conduite criminelle (habituelle-occasionnelle) autant que pour divers moments de la carrière criminelle (délinquance-criminalité adulte).

De plus, la remarquable stabilité de performance des trois groupes de sujets socialisés est à signaler sur ce tableau. Malgré des différences considérables de lieu, de temps et de conditions d'observation, ces sujets produisent une moyenne presque identique d'un groupe à l'autre. Il semble bien que nous soyons en présence ici de la norme et que nous disposions d'un critère sûr pour évaluer la performance des individus antisociaux.

Les ressemblances avec les figures-rôles non criminelles

En éliminant des protocoles individuels les figures anti-

sociales, avec lesquelles les criminels et les délinquants sont plus enclins à s'associer (ce qui a pour effet de hausser leur moyenne), et en calculant une nouvelle moyenne de ressemblances avec les figures qui restent, l'aptitude à traiter avec l'autrui social peut être serrée de plus près. Le tableau 2 expose les données qui se dégagent de cette procédure.

TABLEAU 2
*Analyse des différences entre les groupes
à partir des moyennes de ressemblances
avec l'ensemble des figures-rôles moins les figures criminelles*

comparaison	groupe	n	moyenne	écart type	différence	t
1	récidivistes	38	129,33	28,98	79,19	14,37 *
	adaptés	30	208,52	14,76		
2	récidivistes	38	129,33	29,98	40,11	5,90 *
	criminels d'occasion	27	169,44	24,67		
3	criminels d'occasion	27	169,44	24,67	39,08	7,03 *
	adaptés	30	208,52	14,76		
4	délinquants ouvriers	28	166,74	32,73	43,28	5,63 *
	adaptés ouvriers	36	210,02	25,97		
5	délinquants bourgeois	28	166,33	20,26	39,28	6,54 *
	adaptés bourgeois	27	205,61	23,33		

* $p < 0,01$

Entre les récidivistes et les normaux, la différence ne s'accentue pas lorsque les figures-rôles criminelles sont éliminées. Pour les premiers, le pourcentage de perte par rapport au tableau 1 est de 18% alors qu'il est de 12% pour les seconds. Toutefois, les récidivistes introduisent spontanément dans le protocole d'autres personnages antisociaux, en particulier aux figures « ami intime », « adulte favorable » et « personne de prestige » (ce phénomène a peu de poids dans les autres groupes de criminels). Si nous contrôlons cette tendance, les chiffres deviennent éloquentes. En enlevant toutes les entités criminelles du protocole des récidivistes, nous constatons que la moyenne des ressemblances avec les figures qui restent baisse à 94,41, ce qui implique un pourcentage de perte de 42% par rapport à la moyenne du tableau 1 (157,80). Ceci signifie que chez les criminels récidivistes plus de 40% des ressemblances perçues s'attachent à des personnages antisociaux. De même, leur taux d'utilisation par rapport au total des ressemblances possibles n'est plus pour les figures sociales que de 32%, pendant que les sujets adaptés voient le leur monter à 70%. La polarisation

des récidivistes à l'endroit d'entités criminelles ainsi que la dangereuse désaffection devant les figures-rôles sociales sont amplement démontrées par ces résultats.

Quant au reste du tableau 2, l'on observe qu'aux comparaisons 2 et 3 la différence entre les récidivistes et les criminels d'occasion diminue sensiblement par rapport à celle qui est rapportée au tableau 1 (40,11 plutôt que 55,24), alors que celle entre les criminels d'occasion et les adaptés augmente (39,08 plutôt que 24,69). Les criminels d'occasion tendent donc, lorsque seules les figures non criminelles sont gardées dans l'épreuve, à se rapprocher de la position des récidivistes et à s'éloigner de celle des sujets adaptés. Dans le tableau 2, il est intéressant de le souligner, la moyenne du groupe se situe exactement à mi-chemin des moyennes des deux autres groupes.

En ce qui concerne les différences entre les moyennes chez les groupes d'adolescents, les variations du tableau 1 au tableau 2 reproduisent ce qui a été observé pour les criminels d'occasion : l'écart entre les délinquants et les normaux augmente au tableau 2. L'augmentation est plus notable pour les groupes du milieu ouvrier que pour ceux du milieu bourgeois.

En somme, chez les criminels adultes tout comme chez les délinquants, la performance interpersonnelle, c'est-à-dire la promptitude à s'assimiler perceptivement aux figures-rôles, diminue d'efficacité lorsque les éléments antisociaux sont éliminés du *socius* miniature que le test constitue. Les criminels d'occasion et les délinquants ouvriers sont les deux groupes pour qui cette diminution est la plus prononcée. Les délinquants ouvriers en particulier semblent accrochés aux pairs criminels à un degré sensiblement plus élevé que leurs vis-à-vis du milieu bourgeois.

*De quelques figures-rôles particulières
et de leur force d'attraction*

Afin d'éprouver avec plus de rigueur la capacité réelle des criminels d'entrer en relation, certaines figures particulièrement propices à l'« assimilation » perceptive sont sélectionnées. Un premier regroupement met en présence l'ami intime, la femme intime et l'adulte bienveillant. Ces figures sont appelées « figures de prédilection ». En principe, tout sujet, criminel ou adapté, se trouve en puissance maximale d'affinité avec de telles figures. Il sera donc intéressant d'observer comment les criminels se comportent. À nouveau sont calculées les moyennes de ressem-

blances à l'endroit de ces figures et sont prises les différences entre les groupes. Le tableau 3 rapporte ces mesures.

TABLEAU 3

*Analyse des différences entre les moyennes des groupes
à partir des ressemblances avec les figures de prédilection*

comparaison	groupe	n	moyenne	écart type	différence	t
1	récidivistes	38	33,60	7,98	15,61	10,20 *
	adaptés	30	49,21	4,22		
2	criminels d'occasion	27	37,14	9,80	12,07	5,80 *
	adaptés	30	49,21	4,22		
3	délinquants ouvriers	28	39,03	7,76	5,62	3,09 *
	adaptés ouvriers	36	44,65	6,16		
4	délinquants bourgeois	28	40,71	7,20	6,10	3,24 *
	adaptés bourgeois	27	46,81	6,51		

* $p < 0,01$

À chacune des comparaisons entre un groupe de criminels et son groupe témoin, la différence est significative et joue en faveur des sujets adaptés. De façon systématique, les criminels, même lorsqu'ils sont placés devant des figures familières, des figures dont l'attitude chaleureuse et amicale leur est acquise, ne parviennent pas à se sentir vraiment en concordance avec celles-ci ni à les rejoindre. Aucun groupe n'y échappe, pas même les criminels d'occasion dont la capacité d'entrer en relation est beaucoup mieux préservée que celle des récidivistes. Chez les délinquants, pour qui les pairs devraient pourtant avoir une importance considérable, un décalage ressort qui est là aussi très net ; vérification faite, l'ami intime ne reçoit pas (malgré qu'il s'agisse d'adolescents) un nombre de choix significativement plus grand que l'adulte bienveillant. Il semble que nous soyons en présence chez ces individus d'une sorte de malaise et de rétraction devant les autres qui n'épargnent personne.

De même la figure de prestige, que chaque sujet extrayait de son vécu personnel et qui était son idéal propre, suscite des différences tout aussi accusées (voir le tableau 4). Les récidivistes apparaissent lourdement taxés ici, d'autant plus que les adultes témoins accordent à cette figure une valeur d'attraction très grande. Les criminels d'occasion donnent eux aussi une performance faible. Ils sont d'ailleurs rejoints par les deux groupes de délinquants, ceux du milieu bourgeois réalisant même une performance sensiblement inférieure à la leur. On peut sans doute penser à une absence de modèle vraiment significatif

TABLEAU 4

*Analyse des différences entre les moyennes des groupes
à partir des ressemblances à l'endroit de la figure de prestige*

comparaison	groupe	n	moyenne	écart type	différence	t
1	récidivistes	38	7,40	4,20	9,75	12,08 *
	adaptés	30	17,15	2,31		
2	criminels d'occasion	27	11,15	4,21	6,00	7,51 *
	adaptés	30	17,15	2,31		
3	délinquants ouvriers	28	11,73	3,42	2,35	2,76 *
	adaptés ouvriers	36	14,08	3,22		
4	délinquants bourgeois	28	10,32	3,93	2,82	2,79 *
	adaptés bourgeois	27	13,14	3,46		

* $p < 0,01$

dans la vie de ces individus. Il est intéressant de noter que les adolescents adaptés obtiennent ici un résultat nettement inférieur à celui des adultes normaux. Sans doute l'ambivalence ou l'incertitude propres à l'adolescence sont-elles responsables de ce piètre rendement ? Ou la propension à déprécier systématiquement tout adulte quel qu'il soit ? Néanmoins leur performance reste de beaucoup supérieure à celle des délinquants du même âge. Et c'est cette preuve qui nous intéresse.

L'effet de l'emprisonnement

Les criminels récidivistes sortent beaucoup plus handicapés que les autres criminels des mesures qui viennent d'être rapportées. De façon claire, ces sujets se révèlent plus marqués dans leur rencontre de l'humain par la présence de la dissemblance. Cette difficulté accrue à se percevoir semblable peut être attribuée à l'emprisonnement. Il est normal de penser que des individus séparés depuis des mois de la société éprouvent des difficultés considérables à se percevoir semblables aux figures sociales.

Pour éclairer cette question, nous pouvons utiliser l'emprisonnement comme variable dépendante et graduer son intensité, le critère de mesure étant simplement le nombre d'années passées en prison sans distinction de type d'établissement. L'hypothèse 2.1 est en cause, selon laquelle la capacité de recevoir l'autre diminue proportionnellement avec l'accumulation de temps carcéral. Une première mise à l'épreuve de l'hypothèse s'effectue en reliant (par une corrélation de rang) à l'intérieur du groupe des récidivistes les deux mesures suivantes : l'indice individuel de durée carcérale ou temps total passé sous verrou

et le nombre de ressemblances avec l'ensemble des figures de l'épreuve produites par chaque sujet. Une corrélation négative est attendue.

TABLEAU 5

Évaluation de la corrélation entre la moyenne des ressemblances avec l'ensemble des figures et le temps total passé en prison

groupe	rhô	t
récidivistes	- 0,41	2,47 *

* $p < 0,01$

Le tableau 5 rapporte cette corrélation. Telle que l'expectative le prévoyait, un coefficient négatif nettement significatif se dégage. Ceci veut dire qu'une relation inversement proportionnelle existe entre le nombre de percepts de similitude que forme un sujet et le nombre d'années qu'il a passées sous les verrous. Plus il a passé de temps en prison, moins il se sent « pareil » aux figures-rôles.

Une deuxième vérification est possible. Cette fois, la variable « accumulation de temps carcéral » est dichotomisée. Deux sous-groupes sont formés : le premier réunit les sujets qui ont passé sept années ou plus en prison, le second se compose de ceux qui ont un dossier pénal de six années ou moins. La mesure de la capacité de se percevoir semblable est elle aussi modifiée : seules les quatre figures les plus saturées de signification sociale (le maître d'école strict, le prêtre, le policier, le pair socialisé) et les trois figures masculines criminelles sont retenues. Les deux types de figures sont placés en regard l'un de l'autre et constituent un rapport. Celui-ci est appelé le rapport C/S, c'est-à-dire le nombre de ressemblances avec les figures criminelles sur le nombre de ressemblances avec les figures socialisées. Un rapport C/S moyen est calculé pour chacun des sous-groupes de récidivistes. Il est présumé que ce rapport est maximal chez les individus les plus carcéralisés.

Ainsi que le fait voir le tableau 6, la différence entre le rapport moyen de chaque sous-groupe est nette et probante. Les résultats démontrent que le seuil choisi pour différencier les deux sous-groupes, soit six années d'emprisonnement (il fut d'ailleurs choisi de façon arbitraire uniquement parce qu'il séparait l'échantillon des récidivistes en deux parties à peu près égales), entraîne deux performances moyennes distinctes au rapport C/S. Encore ici, plus s'accumule le temps carcéral, plus les ressemblances avec les figures criminelles semblent aug-

TABLEAU 6
Analyse de la différence entre deux groupes
de récidivistes d'après le rapport C/S

groupe	sept ans et plus (moyenne : 8,51)			six ans et moins (moyenne : 5,07)			différence	t
	n	moyenne	écart type	n	moyenne	écart type		
récidivistes	21	4,18	1,81	17	1,92	70	2,26	5,16 *

* $p < 0,01$

menter, alors que semblent diminuer parallèlement les ressemblances avec les figures socialisées.

Le rapport C/S augmente jusqu'à un maximum qui se situe autour de huit années d'emprisonnement accumulé. Pour atteindre ce maximum, ce ne sont d'ailleurs pas les ressemblances avec les figures antisociales qui s'accroissent (elles demeurent à peu près stables jusqu'à la huitième année), mais les ressemblances avec les figures socialisées qui s'éteignent graduellement. La hausse du rapport chez les vieux habitués de la prison ne semble pas le résultat d'une substitution compensatoire où le dissocial remplacerait le social, mais bien l'effet de ce qui paraît être une rupture de plus en plus nette avec la société normale, une élimination des liens fonctionnels avec celle-ci. Chez ceux qui ont été peu emprisonnés, c'est le contraire qui est vrai : les ressemblances avec les figures criminelles, tout aussi fréquentes sinon plus que chez les sujets du sous-groupe des sept ans ou plus, demeurent bien tempérées par de nombreuses ressemblances avec les figures socialisées. Ces individus disposent encore de modes d'assimilation perceptive à autrui qui sont intacts, « activables » et polyvalents. Après huit années, le rapport recommence à baisser. Cette fois, ce sont les liens aux figures criminelles qui disparaissent, dans ce qui semble être une dangereuse et décisive déperdition de disponibilité inter-humaine, même à l'endroit de congénères.

*La précocité de l'inaptitude
à percevoir les ressemblances*

Si nous nous étions limité à l'étude d'un groupe de récidivistes, nous n'aurions pu trancher le dilemme suivant : le faible rendement interpersonnel des criminels n'est-il que la conséquence du carcéralisme ou est-il impliqué directement dans le processus de criminalisation ? Deux explications sont en effet possibles. La première attribue le phénomène à la « prisonisation » et le

définit comme un *effet*, spécifique et accessoire, qui est postérieur à l'acquisition de l'orientation antisociale et au passage à l'acte. La seconde le relie à une incapacité de base, en quelque sorte endogène, préalable à l'emprisonnement et peut-être même à l'apparition de l'agir criminel. L'hypothèse 2.2, formulée plus haut, mise sur la deuxième explication.

Grâce à l'apport des deux groupes de délinquants, nous pouvons tenter de valider cette hypothèse. En effet, aucun des membres de ces groupes n'avait subi d'emprisonnement réel au moment où l'épreuve de Kelly fut administrée. Si nous revenons aux tableaux 1 et 2 présentés plus haut, et que nous examinons dans chacun les comparaisons 4 et 5, il apparaît clairement que les délinquants produisent des performances moyennes qui les distinguent de leurs témoins de façon explicite. Ces différences signifient qu'un appauvrissement de la fonction interrelationnelle est déjà présent chez eux. A un âge précoce donc, sans qu'on puisse parler de carcéralisation, les délinquants démontrent devant l'ensemble des personnages-stimuli que l'instrument leur offre un type de réaction déjà déficitaire et qui tranche sur la norme. Ce type de réaction persiste dans les tableaux 3 et 4 où sont examinées les performances à l'endroit de figures particulières. Nous ne pouvons affirmer que les carences dans la capacité de s'associer à autrui précèdent la délinquance, mais nous avons la certitude que, chez nos sujets, elles accompagnent les toutes premières manifestations de déviance sociale.

Il appert toutefois que les délinquants, tout en se distinguant par leur performance des sujets adaptés, se distinguent aussi de façon marquée des criminels adultes. Leur productivité face à l'ensemble des figures-rôles est de beaucoup supérieure à celles des récidivistes. Le tableau 7, tiré des tableaux 1 et

TABLEAU 7
*Différences entre les moyennes de ressemblances
des divers groupes pris deux à deux*

	<u>récidivistes criminels d'occasion</u>	<u>récidivistes délinquants ouvriers</u>	<u>récidivistes délinquants bourgeois</u>	<u>criminels d'occasion délinquants ouvriers</u>	<u>criminels d'occasion délinquants bourgeois</u>	<u>délinquants ouvriers délinquants bourgeois</u>
avec l'ensem- ble des figures- rôles	55,75	51,75	47,77	4,00	7,98	3,98
avec les figu- res-rôles moins les figures criminelles	40,11	37,41	37,00	2,70	3,11	0,41

2, donne une image plus précise des différences qui émergent entre les divers groupes antisociaux pris deux à deux. Il en ressort que les délinquants sont beaucoup moins entravés que les récidivistes dans leur aptitude à se mouvoir vers autrui et qu'ils disposent de points d'attache plus nombreux avec les figures sociales.

Leur performance est tout de même de niveau sensiblement égal à celle des criminels d'occasion. Ce qui veut dire que ces délinquants, en dépit de leur jeune âge, se comparent déjà en termes d'efficacité interpersonnelle à des criminels adultes dont les antécédents sont chargés de nombreux avatars de l'adaptation et dont la plupart ont connu plusieurs séjours en prison. Même si elle est supérieure à celle des récidivistes, leur performance moyenne demeure peu reluisante et ne semble pas annoncer une efficacité interhumaine très grande.

Les résultats des adolescents antisociaux sont d'autant plus révélateurs que la marge d'aléatoire concernant leur représentativité est plus élevée. En effet, il ne fut pas possible, au moment du recrutement, d'obtenir la certitude qu'il s'agissait de délinquants dont l'activité délictueuse se prolongerait en criminalité réitérative à l'âge adulte. Le risque d'erreur était plus grand que chez les adultes. Malgré ce risque, les résultats se révèlent probants.

Pour conclure, une proposition finale, qui résulte de la vérification des hypothèses 2.1 et 2.2 et qui fait le point sur les données recueillies, est formulée : chez les sujets dont la criminalité est stable et persistante ou recèle une forte probabilité de le devenir, l'inaptitude à se percevoir semblable à autrui paraît exister comme caractéristique endopsychique de base, présente dès les premières manifestations de la capacité criminelle ; de plus, cette inaptitude semble s'aggraver considérablement sous l'effet de l'emprisonnement, surtout de l'emprisonnement prolongé ; elle paraît donc vouée, étant présente dès le départ, à subir un accroissement directement proportionnel à l'expansion de la criminalité. La portée profonde de celle-ci, qui est d'être une désaffection du social ou une « désocialisation », est signifiée ici avec netteté.

2. LES DISTRIBUTIONS DE FRÉQUENCES

Des différences significatives existent entre les moyennes des groupes qui ont été confrontés. Ces différences apparaissent entre des mesures de tendance centrale, qui sont représentatives du comportement global et cumulé de l'ensemble des membres

d'un groupe. Ce type de mesure a ses limites, la principale étant de donner de la réalité une image simplifiée. Afin de contourner cette difficulté, il est possible de tenir compte, à l'intérieur de chaque groupe, de la répartition des sujets autour de la moyenne. Dans ce but, les données sont reprises et transformées en distributions de fréquences. Des histogrammes et des courbes, représentatifs de l'étalement des sujets autour de leur moyenne, sont tracés.

Les groupes comparables, soit les trois groupes d'adultes d'abord, puis les quatre groupes d'adolescents, sont placés côte à côte sur le même diagramme, afin de bien visualiser l'écart qui existe entre eux ou, inversement, leur degré de recouvrement. L'axe sur lequel ils sont placés peut être considéré comme représentant le continuum « dissocialité-socialité » dont nous avons parlé ; le nombre de ressemblances avec les figures-rôles du test est alors vu, s'il est suffisamment élevé, comme un révélateur de socialité ou, s'il est trop faible, comme un indice de dissocialité. Les deux types de données dont les tableaux 1 et 2 faisaient état (1 : ressemblances avec l'ensemble des figures ; 2 : ressemblances avec l'ensemble des figures non criminelles), sont transposés en distributions de fréquences. Le premier type apparaît sous le sigle ΣR , soit la somme de toutes les ressem-

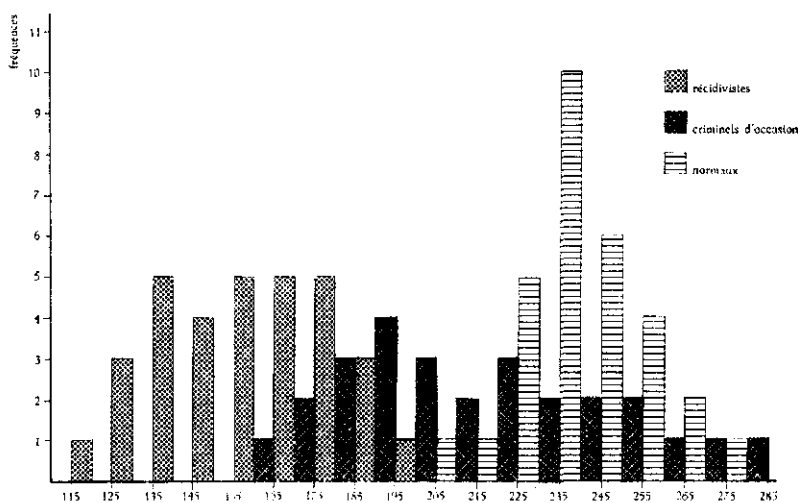


FIG. 3 : Distribution des fréquences dans les trois groupes d'adultes à partir de la somme totale des ressemblances (ΣR).

blances, le second sous le sigle ΣR_p , soit la somme d'une partie des ressemblances.

Les figures 3 et 4 présentent les graphiques de fréquences fabriqués pour les adultes à partir de ces deux types de données ; la figure 5 présente les deux courbes tirées de ces graphiques. Sur le premier graphique (ΣR), il ressort que le groupe des récidivistes et celui des sujets adaptés se séparent complètement l'un de l'autre, aucun de leurs membres respectifs ne partageant les mêmes classes de fréquences. Dans le cas de la somme d'une partie des ressemblances (ΣR_p), les deux mêmes groupes s'éloignent encore plus l'un de l'autre. D'ailleurs la netteté du clivage entre ces deux groupes sur le continuum « dissocialité-socialité » se démontre de façon mathématique en soustrayant le score du récidiviste qui a obtenu la meilleure performance de celui du normal qui a produit la performance la plus faible. La différence est encore de 19 sur le graphique ΣR et de 22 sur ΣR_p . Ainsi se trouve corroborée avec force la preuve que nos criminels récidivistes, sans aucune exception, se classent sous le seuil minimal de capacité interpersonnelle qui semble requis pour avoir la possibilité de fonctionner normalement avec des partenaires sociaux.

Quant au groupe de criminels d'occasion, il s'étale sur une portion plus étendue de l'axe de référence (ΣR). Son hétérogénéité est passablement plus élevée que celle des deux autres groupes. Aux données ΣR_p toutefois, il se condense nettement plus autour de sa moyenne, adopte une forme « normale » et se

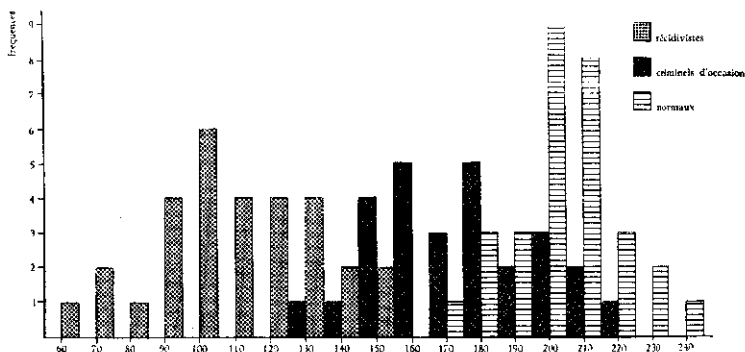


Fig. 4 : Distribution des fréquences dans les trois groupes d'adultes à partir de la somme d'une partie des ressemblances (ΣR_p).

place vraiment dans une position intermédiaire par rapport aux deux groupes qui l'encadrent. Ceci appuie l'expectative sous-jacente à l'hypothèse 1.2, selon laquelle les criminels d'occasion sont moins aptes que les normaux à s'assimiler à autrui mais plus aptes que les récidivistes. En même temps, s'affirme l'instabilité du groupe et sans doute l'ambivalence de ses membres. Ils chevauchent en effet les deux pôles du continuum, s'intégrant et aux criminels d'habitude et aux sujets socialisés, avec une propension un peu plus marquée pour ceux-ci (ce qui ne manque pas de surprendre lorsqu'on tient

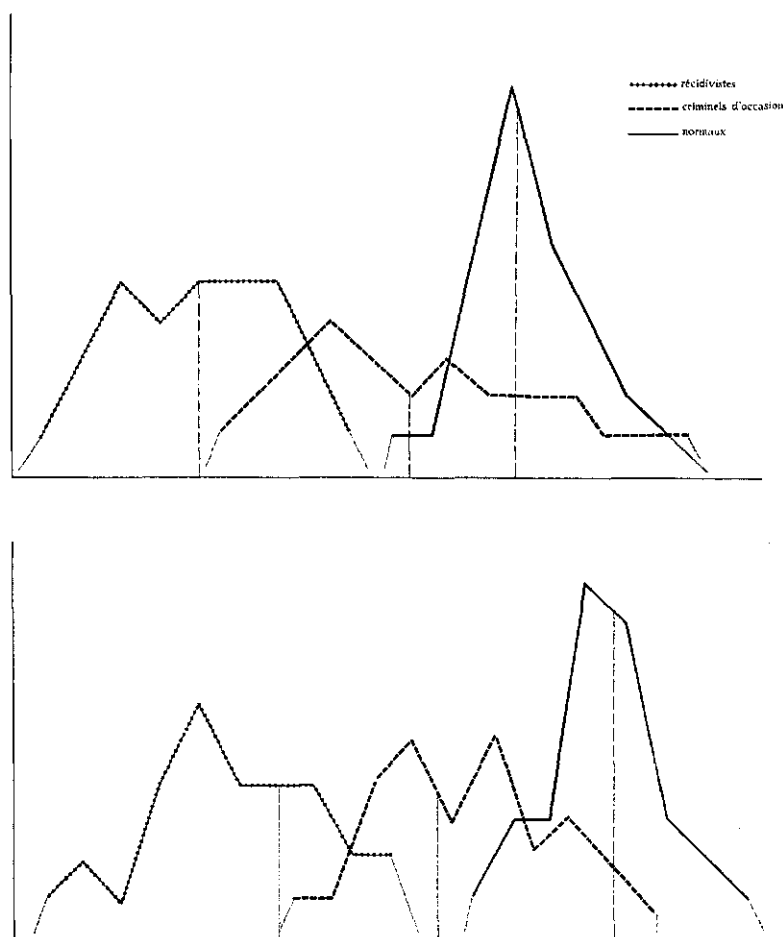


Fig. 5 : Courbes représentant les distributions de fréquences.

compte de ce qu'ils sont et du lieu où ils se trouvent ; nous y reviendrons plus loin).

Afin d'obtenir une image plus représentative, les adolescents sont regroupés ici de telle sorte que les deux groupes de délinquants forment un seul échantillon de 57 sujets qui est opposé à l'échantillon des sujets adaptés comptant 64 individus. Les figures 6, 7, 8 et 9 présentent les histogrammes et les courbes qui clarifient la position de ces deux échantillons l'un par rapport à l'autre, toujours à partir de deux types de données.

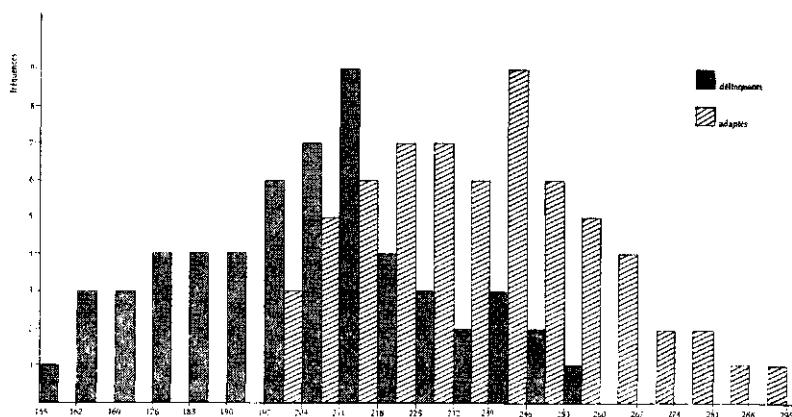


FIG. 6 : Distribution des fréquences dans les deux échantillons d'adolescents à partir de la somme totale des ressemblances (ΣR).

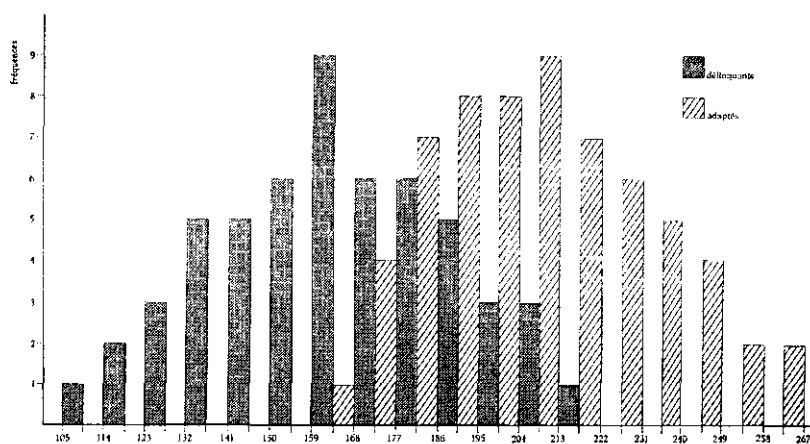


FIG. 7 : Distribution des fréquences dans les deux échantillons d'adolescents à partir de la somme d'une partie des ressemblances (ΣR_p).

De façon claire, les deux échantillons tendent à se départager et à se condenser à chacun des pôles du continuum, même si le recouvrement demeure prononcé. Et ce, malgré l'aléatoire et l'incertitude qui, comme nous le soulignons plus haut, ont marqué le recrutement des délinquants et n'ont pu toujours être réduits, c'est-à-dire malgré le fait que l'histoire criminelle, dans bon nombre de cas, n'était ni très longue ni nécessairement virulente et n'offrait pas toujours des garanties de continuité. Nous touchons là une des limites qu'impose l'approche *ex post facto*; il serait intéressant d'effectuer maintenant une étude *follow-up* sur chacun de ces cas de délinquance.

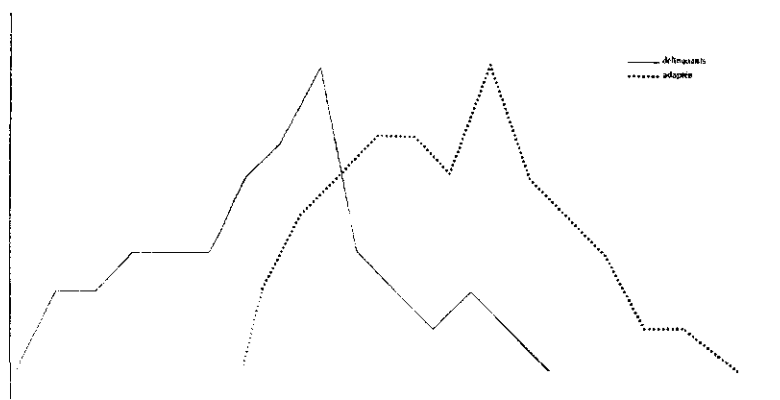


FIG. 8 : Courbes représentant les distributions de fréquences ΣR .

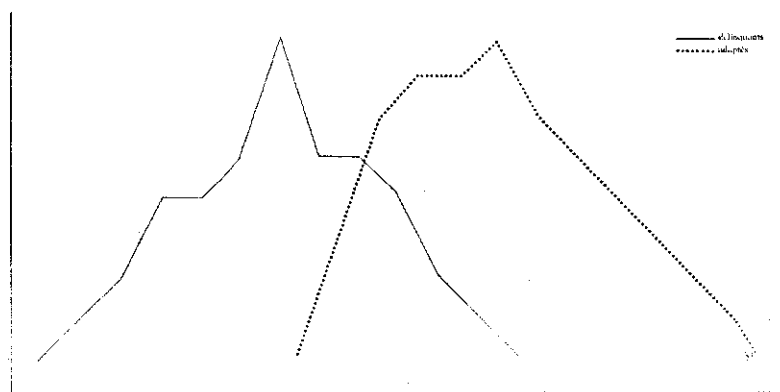


FIG. 9 : Courbes représentant les distributions de fréquences ΣRp .

Néanmoins, l'appauvrissement interpersonnel de l'ensemble de ces jeunes infracteurs apparaît comme un fait déjà accompli.

A l'histogramme qui présente les données ΣR_p , le recouvrement est sensiblement moindre qu'à celui des données ΣR ; les deux distributions, qui y sont très régulières, voient en effet leur épïcéntré s'éloigner l'un de l'autre de deux classes de fréquence. Ainsi, les délinquants, lorsqu'on leur enlève les figures anti-sociales, se retrouvent singulièrement plus démunis dans leur rendement relationnel, alors que les adolescents adaptés s'affirment plus à l'aise et plus efficaces que jamais. Ceci, de nouveau, permet de comprendre le sens même de la conduite dissidente et sans doute la façon dont se prépare la chronicité criminelle.

3. LE RANG DES FIGURES-RÔLES

Avec cette troisième approche, les figures sont disposées en ordre de rang décroissant selon la moyenne des choix de ressemblance qu'elles s'attirent dans chaque groupe. Cette procédure permet de qualifier la nature des préférences et des rejets devant les figures de l'épreuve. Quelles sont les figures favorites et quelles sont les figures rejetées ? Ainsi est obtenue une analyse fouillée des choix interpersonnels des sujets, de la pondération que reçoivent les figures-rôles les unes par rapport aux autres ainsi que de l'orientation sociale ou dissociale qui marque la performance globale.

Les récidivistes

Le tableau 8, qui présente l'ordre de rang des trois groupes d'adultes, met en relief des concentrations de figures très différentes d'un groupe à l'autre. La concentration la plus frappante est celle que l'on trouve en tête de liste chez les récidivistes. Elle réunit les trois pairs antisociaux, l'ami intime qui est la plupart du temps un criminel, l'adulte bienveillant qui est quelqu'un ayant des tendances antisociales ou dont la bienveillance se définit par rapport à la condition criminelle, la femme intime dont l'inadaptation sociale est souvent prononcée, la femme criminelle et finalement le frère qui est dans bon nombre de cas sinon déviant du moins marginal (il a subi les mêmes influences criminogènes). Ce qui frappe, c'est qu'on retrouve assemblées toutes les figures-rôles qui d'une façon ou d'une autre peuvent se charger d'éléments de dissocialité. À l'autre extrémité se retrouvent les agents sociaux les plus conformistes et les plus rigides, tels le maître d'école strict, le policier, les figures d'autorité et le prêtre, précédés de peu par le pair socialisé. Les réci-

TABLEAU 8

*Ordre décroissant des moyennes de ressemblances
avec les figures de l'épreuve obtenues dans les groupes d'adultes*

récidivistes		criminels d'occasion		adaptés	
figure	moyenne	figure	moyenne	figure	moyenne
pairs criminels	12,65	pair socialisé	13,40	figure de prestige	17,15
ami intime	11,90	adulte hostile	12,56	ami intime	17,10
adulte bienveillant	10,89	frère	12,30	adulte bienveillant	16,16
femme intime	10,81	amie intime	11,93	femme socialisée	15,95
femme criminelle	10,50	maître d'école	11,89	femme intime	15,84
frère	10,03	ami intime	11,81	pair socialisé	15,68
femme socialisée	8,63	sœur	11,77	sœur	15,00
mère	7,80	pairs criminels	11,61	prêtre	14,39
sœur	7,77	figure de prestige	11,15	figures d'autorité	12,34
figure de prestige	7,40	figures d'autorité	11,07	père	11,52
père	6,80	femme criminelle	11,04	mère	11,50
pair socialisé	6,35	adulte bienveillant	10,41	frère	11,39
figures d'autorité	5,64	père	10,27	maître d'école	8,52
adulte hostile	5,45	femme socialisée	10,22	femme criminelle	7,85
prêtre	5,28	prêtre	9,96	pairs criminels	7,84
maître d'école	4,26	mère	9,23	adulte hostile	6,33

divistes refoulent le plus loin possible les figures dont l'orientation sociale est explicite.

Les sujets adaptés, eux, sont à cet égard l'antithèse des récidivistes. Leur disposition de figures est à l'opposé de celle qui vient d'être décrite. Aux premiers rangs, se placent les personnes qui, parce qu'elles sont objets d'admiration ou d'attachement (figure de prestige, ami intime, adulte bienveillant, femme intime) ou encore parce qu'elles sont bien adaptées (femme socialisée, pair socialisé), reçoivent des investissements empathiques considérables. Par contre, les figures criminelles sont placées dans un groupe à part ; elles s'y retrouvent en compagnie de l'adulte hostile qui véhicule en quelque sorte la signification d'une figure ennemie. Une ligne de démarcation évidente, un vide qui découle sans doute d'une prise de distance sinon d'un rejet, est tirée juste avant ces figures (auxquelles se joint le maître d'école strict).

L'opposition entre les deux groupes mérite donc d'être soulignée. Elle se révèle par deux arrangements de figures qui composent des structures de sens antinomiques, presque exactement inversées en ce qui a trait à leur portée interpersonnelle respective. Car non seulement les criminels chroniques subissent-ils une déperdition de disponibilité à autrui (les scores de ressemblance sont systématiquement plus faibles), mais encore leur champ de vision se trouve dangereusement rétréci parce que concentré sur un seul type de figures de référence qui sont des figures de dissidence. Le récidiviste semble forcé de se définir beaucoup trop strictement par l'antisocialité. Une sélectivité perceptive se manifeste qui est sans conteste révélatrice de leur impuissance à s'amarrer au social.

Les criminels d'occasion

L'on pourrait être porté de nouveau à rattacher les résultats obtenus par les récidivistes à la situation que la prison impose. L'entourage carcéral, de par sa nature même, n'astreint-il pas à une vision déformée et réduite de l'autrui ? La performance des criminels d'occasion nous permet de rectifier ce point de vue. Voici des individus qui sont incarcérés dans le même type d'établissement que les récidivistes, qui purgent une sentence d'au moins deux ans et qui pour la plupart se trouvent en prison depuis plusieurs mois. Or, même si la capacité de percevoir des ressemblances entre eux-mêmes et les autres est, comme chez les récidivistes, fort amoindrie, l'arrangement de figures qui

prévaut chez eux est entièrement différent et leur perspective intersubjective reste beaucoup plus polyvalente. Il ne semble donc pas que la fermeture du champ perceptif qui a été constatée chez les récidivistes découle exclusivement de l'action du milieu pénitentiaire, puisque ce phénomène ne se produit pas chez les criminels d'occasion qui supportent tout autant sinon plus l'impact dudit milieu.

Dans ce dernier groupe, n'est-il pas significatif d'ailleurs que le personnage bénéficiant du plus grand nombre de choix soit d'abord le pair socialisé et qu'il soit suivi de l'adulte hostile (c'est-à-dire de l'adulte qui désapprouve ce qu'ils sont et ce qu'ils font) et presque tout de suite du maître d'école strict ? Que conclure sinon que ces sujets, malgré l'appauvrissement interpersonnel, malgré la condamnation infamante et l'ostracisme, malgré l'institutionnalisation inévitable, demeurent polarisés vers des modèles de conformité et se détournent des modèles criminels ? Les résultats paraissent en contradiction avec la théorie qui veut que la société, par l'opération principalement de son appareil juridico-pénal, fabrique ses criminels. Ces individus, même s'ils sont soumis au processus d'étiquetage dans toute sa rigueur, résistent à la criminalisation exogène, au moins en ce qui concerne leurs attitudes interrelationnelles.

L'arrangement des figures-rôles chez les criminels d'occasion confirme de plus l'ambivalence et l'incertitude (déjà signalées) qui s'attachent à la définition qu'ils donnent d'eux-mêmes et de leurs allégeances. Des regroupements de figures analogues ne ressortent pas chez eux comme chez les autres groupes. Leur réalité interpersonnelle semble incohérente, l'ami intime voisinant avec le maître d'école strict et l'adulte hostile, les pairs criminels avec les figures de prestige et d'autorité. Chose certaine, ils éprouvent énormément de difficulté à se découper une assiette intersubjective valable. C'est aussi le seul groupe où la mère occupe le dernier rang. Celle-ci fait donc partie en quelque sorte des figures rejetées ou dévalorisées, avec le prêtre, la femme socialisée, le père. Il est difficile de dégager l'élément commun qui pousse les sujets à se dissocier de ces figures. Peut-être la mère et le prêtre, et moins nettement le père, représentent-ils une forme de contrainte sociale ou morale particulièrement stricte ou étroite, à laquelle ces sujets sont réfractaires et contre laquelle leur agir criminel, de forme sporadique et explosive, constitue une sorte de protestation (notons

que les récidivistes se dissocient eux aussi avec force de la figure du prêtre).

Les délinquants

Chez les adolescents, l'ordre de rang des figures-rôles dégage peu de différences entre les groupes. Leur performance respective se caractérise au contraire par une grande uniformité, ainsi qu'en fait foi le tableau 9. Les mêmes associations de figures se répètent d'un groupe à l'autre, telles celle de l'ami, de l'amie, de l'adulte bienveillant et du maître compréhensif, ou celle de la mère, du père, du prêtre et de la figure de prestige. Le fait que les sujets soient tous des adolescents est peut-être responsable de cette similitude de réactions.

Relevons quelques différences. Chez les délinquants du milieu ouvrier, la mère fait de nouveau partie des figures les plus dévalorisées ; chez ceux du milieu bourgeois, elle est au contraire beaucoup mieux cotée et précède la figure de prestige, ce qui rejoint la réaction des deux groupes de normaux à l'égard de cette figure. La relation avec la mère paraît être pour les criminels des couches sociales inférieures la source de conflits particulièrement intenses. Plusieurs indices le confirment, sur lesquels nous reviendrons.

Mais la différence la plus nette qui sépare les délinquants des normaux dans les deux quartiers est encore le traitement que reçoivent les figures antisociales. Dans les deux groupes de sujets adaptés, elles sont rejetées avec force (plus catégoriquement chez ceux du milieu ouvrier) et se retrouvent derrière l'adulte hostile, figure adverse. Avec les délinquants, elles sont mieux reçues et s'affirment sinon comme des figures d'attraction, du moins comme des figures acceptées. L'intolérance à l'antisocialité, c'est-à-dire l'opposition à toute référence de cet ordre dans la définition de soi et dans l'identification des figures d'interaction recevables, telle est la démarcation la plus nette entre les deux types de groupes, le révélateur le plus explicite d'une coupure entre eux.

Il a donc été possible, pour ce qui relève de l'autrui généralisé, de démontrer nos hypothèses et de nuancer leurs implications dans les différents groupes. La notion de sous-développement interpersonnel, qui découle de la difficulté de percevoir des ressemblances avec autrui, s'est avérée apte à départager les sujets antisociaux des sujets adaptés et à éclairer la source de la conduite déviante. Les résultats font aussi la preuve que

TABLEAU 9

Ordre décroissant des moyennes de ressemblances
avec les figures de l'épreuve obtenues dans les groupes d'adolescents

figure	milieu ouvrier		normaux	moyenne	figure	milieu bourgeois		normaux	moyenne
	délinquants	figure				délinquants	figure		
ami	13,93	ami	15,31	amie	14,48	ami	16,58		
amie	12,86	amie	15,17	sœur	14,00	amie	15,68		
frère	12,41	pair socialisé	14,85	ami	13,64	adulte bienveillant	14,55		
adulte bienveillant	12,24	maître compréhensif	14,64	adulte bienveillant	12,59	maître compréhensif	14,21		
prêtre	12,20	père	14,61	pair socialisé	12,43	pair socialisé	14,11		
maître compréhensif	12,16	prêtre	14,36	maître compréhensif	12,00	frère	14,00		
pair socialisé	12,11	mère	14,28	frère	11,15	mère	13,75		
sœur	12,06	adulte bienveillant	14,17	prêtre	10,68	père	13,72		
filie délinquante	12,00	figure de prestige	14,08	père	10,46	prêtre	13,17		
figure de prestige	11,73	sœur	14,00	mère	10,36	figure de prestige	13,14		
policier	11,03	policier	13,83	figure de prestige	10,32	sœur	12,82		
père	10,96	frère	13,63	pairs délinquants	9,82	policier	11,82		
pairs délinquants	10,52	maître rigide	11,36	filie délinquante	9,75	maître rigide	9,24		
mère	10,36	adulte hostile	7,20	policier	9,46	adulte hostile	8,82		
maître rigide	10,20	pairs délinquants	6,83	maître rigide	7,64	pairs délinquants	8,11		
adulte hostile	8,81	filie délinquante	6,41	adulte hostile	7,60	filie délinquante	7,53		

le rationnel méthodologique et la mesure que nous utilisons sont à la hauteur des espoirs que nous fondions sur eux.

B. LA RELATION AVEC L'AUTRUI FAMILIAL : LA FAMILLE CRIMINOGENE

La deuxième dimension du vécu subjectif qui est sondée concerne les figures familiales ou figures représentant la famille d'origine. Quatre figures de ce type faisaient partie de l'épreuve : la mère, le père, le frère et la sœur. La même question se pose : comment les divers groupes réagissent-ils à leur endroit ?

LA FAMILLE D'ORIGINE

L'hypothèse formulée plus haut (3.1) affirme que les individus criminalisés sont beaucoup moins liés à leur famille que les individus inadaptés. Postulant que le nombre de perceptions de ressemblance entre le soi et les figures-rôles familiales atteste de la force de ce lien, l'analyse se fonde de nouveau sur les différences entre le nombre moyen de ressemblances produit par chaque groupe. Le tableau 10 décrit ces différences.

TABLEAU 10
*Analyse des différences entre les groupes
à partir des moyennes de ressemblances avec les figures familiales*

comparaison	groupe	n	moyenne	écart type	différence	t
1	récidivistes	36	30,50	8,64	18,21	8,59 *
	adaptés	30	48,71	8,21		
2	récidivistes	38	30,50	8,64	13,83	5,52 *
	criminels d'occasion	27	44,33	8,71		
3	criminels d'occasion	27	44,33	8,71	4,38	1,91 n.s.
	adaptés	30	48,71	8,21		
4	délinquants ouvriers	28	45,45	10,91	11,07	4,38 *
	adaptés ouvriers	36	56,52	8,17		
5	délinquants bourgeois	28	43,70	8,87	10,59	4,41 *
	adaptés bourgeois	29	54,29	8,86		

* $p < 0,01$

n.s. : non significatif

Elles sont notables et significatives à toutes les comparaisons, sauf à celle qui met en présence les criminels d'occasion et les sujets adaptés. Ces criminels semblent avoir préservé à l'endroit de l'ensemble des figures familiales une attitude beaucoup plus positive que celle des récidivistes, et cela alors qu'ils partagent des situations identiques d'âge, de milieu d'origine

et d'emprisonnement. Les individus les plus désocialisés sont les plus « défamilialisés » ; mais il est clair que cette perte de contact avec la famille ne paraît pas tellement influencée par le type d'action répressive, puisque à des conditions égales d'incarcération correspondent des effets différents.

Une confirmation intéressante de l'hypothèse est trouvée dans la similitude des deux différences obtenues entre les délinquants, ouvriers et bourgeois, et leurs contrôles. La même désaffection à l'endroit de la famille apparaît malgré des conditions sociales très divergentes. Elle est d'ailleurs d'autant plus éloquente qu'à l'adolescence l'intégration physique et économique à la famille est encore forte, tout comme le besoin affectif de s'y accrocher est intense (voir les moyennes élevées des deux groupes d'adolescents adaptés). Le premier milieu où est vécu le sentiment de rupture interpersonnelle, dont nous tâchons de démontrer l'existence et de cerner les contours, paraît bien être le milieu familial.

L'argument que les carences relationnelles sont acquises postérieurement à l'éclatement de l'agir antisocial répétitif et à titre d'effets secondaires est de nouveau explicitement contredit. Nos données indiquent qu'il est à peu près certain que des fonctions cruciales d'interrelation humaine sont corrodées avant l'apparition de l'agir antisocial répétitif. Il est en effet peu probable que chez des délinquants comme ceux que nous avons, qui se caractérisent par une antisocialité de fraîche date, une telle détérioration du lien à la famille ait éclaté brusquement à partir du moment où la conduite délictueuse est apparue. Il est beaucoup plus logique de penser que la délinquance se prépare et nous estimons que le sentiment de dissemblance à l'endroit des membres de la famille constitue un des aspects de cette préparation.

LES PARENTS

Une vérification plus rigoureuse de la variable « famille » se fait en isolant les figures parentales. Le tableau 11 rapporte les résultats. Les différences s'y révèlent significatives. La différence la plus prononcée se dégage entre les récidivistes et les adultes adaptés, mais est presque égalée par celles qui séparent les délinquants de leurs repères normaux. Chez les adultes, les criminels d'occasion occupent de nouveau une position intermédiaire entre les récidivistes et les normaux, mais sans se distinguer toutefois de ces derniers.

TABLEAU 11

*Analyse des différences entre les groupes
à partir des moyennes de ressemblances avec les figures parentales*

comparaison	groupe	n	moyenne	écart type	différence	t
1	récidivistes	38	14,67	4,78	8,22	5,71 *
	adaptés	30	22,89	6,18		
2	récidivistes	38	14,67	4,78	4,83	3,04 *
	criminels d'occasion	26	19,50	6,97		
3	criminels d'occasion	30	19,50	6,97	3,39	1,88 n.s.
	adaptés	27	22,89	6,18		
4	délinquants ouvriers	28	21,32	6,12	7,57	5,15 *
	adaptés ouvriers	36	28,89	5,29		
5	délinquants bourgeois	27	20,37	6,97	7,67	4,82 *
	adaptés bourgeois	28	28,04	4,39		

* $p < 0,01$

n.s. : non significatif

Ces résultats doivent être nuancés. Nous voyons que les criminels d'occasion bénéficient, lorsqu'ils se différencient des récidivistes, d'une capacité de se percevoir semblables aux parents supérieure à celle dont ceux-ci disposent. Si nous nous référons au tableau 8, nous constatons toutefois que chez les criminels d'occasion les figures parentales occupent, par rapport aux autres figures-rôles, un rang inférieur et qu'elles sont fortement dévalorisées, surtout la mère ; nous constatons aussi que chez les récidivistes elles se placent à un rang plus élevé que celui qu'elles ont chez les normaux. Tout ceci en dépit des différences entre les ressemblances moyennes qui favorisent les sujets adaptés et les criminels d'occasion. L'on peut préciser cependant que chez les récidivistes les figures parentales, le père en particulier, voisinent avec les figures qui semblent les plus irrecevables, alors que chez les normaux, l'éventail d'acceptation étant beaucoup plus large, elles ont le sens, malgré un rang relativement inférieur, de figures reçues.

Une mesure plus précise est nécessaire pour jauger l'importance relative qui revient aux parents dans l'ensemble des figures-rôles. Cette mesure rapporte dans chaque performance individuelle les ressemblances avec les parents au nombre total de ressemblances avec l'ensemble des figures ; la proportion ainsi obtenue est multipliée par 380 qui est le nombre de ressemblances possibles. Le résultat de ces calculs, effectués pour les trois groupes d'adultes, est présenté au tableau 12. Une diffé-

TABLEAU 12

*Analyse des différences entre les groupes d'adultes
à partir du rapport entre les ressemblances avec les parents
et les ressemblances totales*

comparaison	groupe	n	moyenne	écart type	différence	t
1	récidivistes	38	33,78	10,07	4,20	1,98 **
	adaptés	30	37,98	7,89		
2	récidivistes	38	33,78	10,07	2,17	0,73 n.s.
	criminels d'occasion	27	35,95	12,59		
3	criminels d'occasion	27	35,95	12,59	2,03	0,71 n.s.
	adaptés	30	37,98	7,89		

** $p < 0,05$

n.s. : non significatif

rence à peu près probante ressort entre les récidivistes et les sujets adaptés, qui implique que les premiers, lorsque le handicap que représente leur difficulté générale à élaborer des percepts de ressemblance est corrigé, persistent à se percevoir plus dissemblables à l'endroit des parents que les seconds.

Quant aux criminels d'occasion, ils se maintiennent toujours entre les deux autres groupes. Les écarts qui les séparent des récidivistes et des sujets adaptés sont à peu près de même valeur (la moitié de l'écart entre les récidivistes et les adaptés) mais sont sans signification puisqu'ils ne parviennent pas à réduire l'aléatoire dû au hasard. Ceci veut dire, par référence à la norme, que les criminels d'occasion, lorsque la capacité générale de percevoir des ressemblances est uniformisée, s'associent aux figures parentales tout autant que les sujets adaptés, alors que les récidivistes se différencient des adaptés à cet égard. Les récidivistes rejettent leurs parents; les criminels d'occasion les maintiennent comme figures de référence. Quant aux délinquants, un contrôle analogue n'indique pas que l'orientation des résultats donnés au tableau 11 doit être changée.

LA MÈRE CONTRE LE PÈRE

Si nous scindons le total des ressemblances avec les parents de telle sorte que nous puissions évaluer l'influence de chacun, les conclusions d'auteurs comme Jones (1954), Myers et Roberts (1959) ou Bandura et Walters (1959), pour qui l'influence du père est plus directement négative et criminogène alors que celle de la mère est plus bénéfique, sont vérifiables. En premier lieu, nous édifions un rapport entre le nombre de ressemblances que chacun des parents commande, qui s'appelle

ressemblances mère/ressemblances père.

Comme l'indique le tableau 13, deux comparaisons seulement, la première et la deuxième, voient se dégager une différence significative. Les récidivistes s'imposent ici comme un groupe à part, distinct tout autant du groupe des normaux que de celui des criminels d'occasion. Ils perçoivent leur assimilation à la mère et au père d'une façon qui leur est propre : une nette prédilection pour la mère émerge alors que le père apparaît dévalorisé. Cette orientation maternelle (les sujets se voient semblables à la mère) est d'autant plus remarquable qu'elle détonne sur l'agressivité explosive et la virilisation exacerbée qui s'attachent si souvent et à leur agir et à l'image qu'ils se

TABLEAU 13
*Analyse des différences entre les groupes
à partir du rapport « ressemblances mère/ressemblances père »*

comparaison	groupe	n	rapport moyen	écart type	différence	t
1	récidivistes	38	1,75	0,76	0,70	4,83 *
	adaptés	30	1,05	0,45		
2	récidivistes	38	1,75	0,76	0,83	4,43 *
	criminels d'occasion	25	0,92	0,68		
3	criminels d'occasion	25	0,92	0,68	0,13	n.s.
	adaptés	30	1,05	0,45		
4	délinquants ouvriers	29	1,11	0,51	0,10	n.s.
	adaptés ouvriers	36	1,01	0,28		
5	délinquants bourgeois	27	1,04	0,43	0,01	n.s.
	adaptés bourgeois	29	1,03	0,27		

* $p < 0,01$

n.s. : non significatif

fabriquent d'eux-mêmes. Notons que les délinquants ouvriers, parmi tous les autres groupes, révèlent la tendance la plus marquée dans le même sens. Les criminels d'occasion, eux, s'associent plus au père (voir aussi l'ordre de rang du tableau 8). Il est intéressant enfin d'observer l'efficacité avec laquelle tous les groupes de sujets adaptés réussissent à maintenir un équilibre à peu près parfait entre la mère et le père (le rapport est de 1 pour les trois groupes).

En deuxième lieu, reprenant le rapport *ressemblances avec les parents/ressemblances totales* du tableau 12, nous découvrons que chez les récidivistes la part de la mère est de 18,35 et celle du père de 15,43, alors que, pour les normaux, les deux proportions se fixent à 18,83 et 19,15 respectivement. Ce n'est

donc pas la réaction à l'égard de la mère qui fait que la différence entre les deux groupes est significative mais bien la réaction au père (l'écart est statistiquement significatif). Chez les récidivistes, c'est avec ce dernier qu'une cassure se produit, d'autant plus grave que le père doit être normalement pour le fils un modèle précoce de socialité, l'agent par excellence de jonction aux valeurs collectives opératoires.

L'exégèse du même rapport pour les criminels d'occasion donne 19,44 en faveur de la mère et 16,50 en faveur du père. Ces chiffres semblent en contradiction avec les résultats cités antérieurement qui concernent l'ordre de rang (tableau 8) et où la mère occupe le dernier rang. Cette contradiction s'explique de la façon suivante : lorsque les divergences dans la capacité générale de chacun des sujets de se percevoir pareil à autrui sont neutralisées, c'est-à-dire lorsque la variance interindividuelle est mise sous contrôle, la mère voit alors lui échoir une proportion sensiblement plus forte du nombre total de ressemblances perçues. Elle parvient à dépasser le père, renversant ainsi l'indication fournie par le seul dénombrement des choix bruts. Le nombre de 16,50 que le père obtient ici se rapproche de celui des récidivistes. Les criminels d'occasion tombent donc sous le coup de l'explication que nous donnions au paragraphe précédent et en même temps la corrobore. Il est remarquable que, sous la pression d'une analyse plus serrée, le père se révèle de nouveau, pour les occasionnels comme pour les endurcis, source de dissemblance ou encore modèle démissionnaire...

À quel moment cette insuffisance ou cette inadéquation du père se fait-elle sentir ? Est-elle proprement criminogène ? Nous ne pouvons en décider. La réaction aux deux figures parentales ne varie pas suffisamment chez les adolescents pour être indicative de quoi que ce soit. Au contraire, ni les délinquants ni les normaux ne font de différence entre le père et la mère aux données du test. Les deux parents se voient attribuer un nombre à peu près identique de choix, bien qu'ils en reçoivent moins chez les délinquants que chez les normaux.

LES MEMBRES DE LA FRATRIE

Deux autres figures familiales, susceptibles de provoquer des associations différentielles intéressantes, sont le frère et la sœur. Les comparaisons sont établies entre les groupes en dissociant les deux figures de façon à bien mettre en relief leur influence respective. Le tableau 14 expose ces comparaisons.

TABLEAU 14

*Analyse des différences entre les groupes
à partir des moyennes de ressemblances avec le frère et avec la sœur*

comparaison	groupe	n	moyenne	écart type	différence	t
<i>frère</i>						
1	récidivistes	38	9,91	3,98	1,48	1,38 n.s.
	adaptés	30	11,39	4,56		
2	récidivistes	38	9,91	3,98	2,39	2,15 **
	criminels d'occasion	27	12,30	4,59		
3	criminels d'occasion	27	12,30	4,59	0,91	n.s.
	adaptés	30	11,39	4,56		
4	délinquants ouvriers	29	12,41	3,72	1,22	n.s.
	adaptés ouvriers	35	13,63	3,70		
5	délinquants bourgeois	26	11,15	3,15	2,85	2,98 *
	adaptés bourgeois	28	14,00	3,73		
<i>sœur</i>						
1	récidivistes	38	7,77	3,28	6,90	8,41 *
	adaptés	30	15,00	3,32		
2	récidivistes	38	7,77	3,28	4,25	3,79 *
	criminels d'occasion	27	11,77	5,02		
3	criminels d'occasion	27	11,77	5,02	2,65	2,28 **
	adaptés	30	15,00	3,32		
4	délinquants ouvriers	29	12,06	3,32	1,94	2,46 **
	adaptés ouvriers	36	14,00	2,82		
5	délinquants bourgeois	28	14,00	3,54	1,18	1,24 n.s.
	adaptés bourgeois	28	12,82	3,40		

* $p < 0,01$ ** $p < 0,05$

n.s. : non significatif

En ce qui concerne le frère, deux différences franchissent le seuil de certitude probabiliste, celle entre les récidivistes et les criminels d'occasion et celle entre les délinquants et les adaptés bourgeois. En fait, ce sont les criminels d'occasion, chez les adultes, et les adaptés bourgeois, chez les adolescents, qui se classent avec la moyenne la plus élevée. Les criminels d'occasion semblent particulièrement liés au frère, plus même que les normaux et malgré que ceux-ci puissent compter sur une disponibilité plus grande à la ressemblance. Serait-ce qu'ils sentent le besoin de s'accrocher à ce partenaire précoce qui, tout en étant adapté (sauf quelques exceptions), demeure accessible ? Cette explication cadre bien avec ce qui a été observé déjà à leur sujet, c'est-à-dire leur incapacité de s'asseoir fermement dans des allégeances d'adulte.

Quant aux adaptés bourgeois, leur moyenne n'est pas vraiment plus élevée que celle des adaptés ouvriers, mais c'est la faible performance des délinquants bourgeois qui amène une différence significative. Il est intéressant d'observer, en ajoutant ce résultat à ceux qui sont contenus dans le tableau 11, que les délinquants bourgeois sont ceux qui, chez les juvéniles, récusent le plus systématiquement les figures familiales comme figures d'association. La famille bourgeoise serait-elle le siège, lorsqu'elle est criminogène, de conflits plus aigus que ceux qui agitent la famille ouvrière ? Ou plus justement, la distance qui s'ouvre entre le délinquant et les autres membres de sa famille ne s'élargit-elle pas plus rapidement dans la famille bourgeoise que dans la famille ouvrière ? Il y a là des hypothèses intéressantes à suivre.

Il appert de plus que, dans tous les groupes de sujets antisociaux, le frère demeure la figure familiale préférée ; chez les adaptés, il se classe après les autres membres de la famille. Enfin, en recourant au rapport précédemment décrit *ressemblances avec le frère/ressemblances avec l'ensemble des figures* multiplié par 380, ce qui revient à pondérer la place du frère dans l'ensemble des associations perçues, nous obtenons les résultats suivants :

récidivistes	23,56	délinquants ouvriers	22,42
criminels d'occasion	21,66	adaptés ouvriers	21,66
adultes adaptés	18,24	délinquants bourgeois	20,52
		adaptés bourgeois	22,42

Proportionnellement, c'est chez les récidivistes, les criminels d'occasion et les délinquants ouvriers que le frère acquiert le poids le plus élevé. Tous ces sujets proviennent d'un milieu ouvrier ou populaire. Il semble que dans la famille criminogène de ce milieu le frère puisse jouer plus facilement le rôle de sympathisant de l'antisocialité quand ce n'est pas celui de partenaire ou de complice et qu'il demeure de ce fait un pôle puissant d'attraction.

Pour la sœur, des différences plus tranchées émergent, surtout entre les récidivistes et les deux autres groupes d'adultes. Ces différences, à une exception près, s'avèrent probantes, que ce soit en termes de chiffres bruts de ressemblances ou de proportions sur le total des ressemblances. Chez les normaux, la sœur se classe comme une figure d'attraction moyennement positive (le rapport *ressemblances sœur/ressemblances totales*

donne : adultes : 23,94 ; adolescents ouvriers : 22,04 ; adolescents bourgeois : 20,52). Chez les récidivistes (rapport : 18,62), la sœur subit une dévalorisation prononcée. Les criminels d'occasion (rapport : 20,90) et les délinquants ouvriers (rapport : 21,66) suivent d'assez près ce mouvement. Toutefois, un résultat inattendu se manifeste avec les délinquants bourgeois ; ceux-ci réagissent très favorablement à la sœur (rapport : 25,84) en dépit d'une propension à rejeter plus que les autres groupes les figures familiales. Les figures féminines contemporaines (à la sœur s'ajoute en effet l'amie) exercent sur ce type de délinquant l'attrait le plus grand. Chez le délinquant ouvrier, les figures masculines l'emportent. Pourquoi cette différence ? Il y a là une autre interrogation qui reste en suspens.

L'IDÉAL DE SOI ET LES PARENTS

Une autre mesure est possible qui adopte comme base non plus le soi mais l'idéal de soi. Rappelons qu'à la fin de l'épreuve le sujet reprenait les vingt construits-contrastes dont il venait de se servir pour associer ou opposer les figures-rôles et qu'il avait à décider lesquelles de ces caractéristiques il aimerait posséder. Ainsi était obtenue, à partir de qualificatifs ayant un sens pour le sujet, une définition de son idéal de soi. Il était facile après coup d'évaluer le nombre de concordances entre les figures-rôles et cet idéal de soi.

Ce calcul est effectué pour chacune des figures parentales. Il permet de juger de l'apport des parents à l'idéal de soi. Si, par exemple, la définition de l'idéal de soi d'un sujet concorde étroitement avec la définition du père (ils se retrouvent ensemble sur 17 construits), il en est déduit que le sujet souhaite intensément ressembler à son père, même si le soi actuel en est par ailleurs très dissemblable. Ici encore, une moyenne de concordances est calculée pour chacun des groupes et les comparaisons sont reprises deux à deux. Le tableau 15 expose ces comparaisons en tenant compte de chacun des parents.

Un premier résultat frappant est que les criminels récidivistes perçoivent leur soi idéal beaucoup plus semblable à la mère qu'au père et, en plus, l'assimilent à la mère nettement plus que les normaux et les criminels d'occasion. Les divergences à cet égard entre le soi actuel et l'idéal de soi, comme l'illustre le tableau 16, sont prononcées pour les récidivistes mais insignifiantes pour les criminels d'occasion et les sujets adaptés. Chez les récidivistes, la mère semble s'imposer comme modèle de ce

TABLEAU 15

*Analyse des différences entre les groupes
à partir des ressemblances entre l'idéal de soi
et chacun des deux parents*

comparaison	groupe	n	moyenne	écart type	différence	t
mère						
1	récidivistes	38	14,34	2,75	3,62	4,21 *
	adaptés	30	10,72	3,10		
2	récidivistes	38	14,34	2,75	3,68	5,87 *
	criminels d'occasion	27	10,66	2,21		
3	criminels d'occasion	27	10,66	2,21	0,06	n.s.
	adaptés	30	10,72	3,10		
4	délinquants ouvriers	30	13,36	3,55	1,14	1,35 n.s.
	adaptés ouvriers	36	14,50	3,14		
5	délinquants bourgeois	28	10,78	3,94	4,41	4,56 *
	adaptés bourgeois	26	15,19	3,07		
père						
1	récidivistes	38	10,00	4,19	1,89	1,81 n.s.
	adaptés	30	11,89	4,23		
2	récidivistes	38	10,00	4,19	0,26	n.s.
	criminels d'occasion	27	10,26	2,25		
3	criminels d'occasion	27	10,26	2,25	1,63	1,80 n.s.
	adaptés	30	11,89	4,23		
4	délinquants ouvriers	30	11,75	3,64	2,61	3,09 *
	adaptés ouvriers	36	14,36	3,03		
5	délinquants bourgeois	28	11,60	4,16	2,71	2,50 **
	adaptés bourgeois	26	14,31	3,65		

* $p < 0,01$ ** $p < 0,05$

n.s. : non significatif

TABLEAU 16

*Comparaison des ressemblances à l'endroit du père et de la mère
à partir du soi actuel et de l'idéal de soi*

	ADULTES							
	récidivistes		criminels d'occasion		adaptés			
	mère	père	mère	père	mère	père		
soi actuel	7,80	6,80	9,23	10,27	11,50	11,52		
idéal de soi	14,34	10,00	10,66	10,26	10,72	11,89		
	ADOLESCENTS							
	délinquants				adaptés			
	ouvriers		bourgeois		ouvriers		bourgeois	
	mère	père	mère	père	mère	père	mère	père
soi actuel	10,36	10,96	10,36	10,46	14,28	14,61	13,75	13,72
idéal de soi	13,36	11,75	10,78	11,60	14,50	14,36	15,19	14,31

qui est leur idéal, de ce qui est sans doute souhaitable pour eux-mêmes ; même le père, qui était la figure familiale la plus rejetée au niveau du soi actuel, bénéficie avec l'idéal de soi d'une sorte de remise en valeur.

Comment ces résultats s'interprètent-ils ? Peut-on conclure que les récidivistes « souhaitent », par l'image idéale de soi qu'ils se fabriquent, ressembler aux parents ou même être ce que les parents, surtout la mère, sont eux-mêmes, ou mieux ce que ceux-ci leur ont prescrit d'être ? Serait-ce la raison qui les incite à élaborer un idéal de soi en quelque sorte « exalté » et déréalisé, à l'image surtout de la mère ? Cette réaction est d'autant plus insolite que, dans leur description d'eux-mêmes, ils se raccrochent à une masculinité quasi caricaturale, faite de violence, de haine et d'insensibilité. Chose sûre, c'est qu'ils donnent tort, sans s'en rendre compte, à leur soi actuel et qu'à travers un soi « souhaité » ils donnent surtout raison à la mère. Ceci acquiert une importance particulière lorsque l'examen des construits-contrastes qui sont attribués à la mère révèle que celle-ci est perçue comme dépositaire de vertus morales et sociales, comme saturée de socialité. Implicitement, ces criminels rejettent ce qu'ils sont et valorisent ce que la mère représente. Il y a là un curieux clivage, entre ce qui est vécu et ce qui est rêvé, entre l'être réel et l'être idéal, qui ouvre d'intéressantes voies de réflexion.

Les délinquants, eux, rejoignent l'expectative : les concordances qu'ils instaurent entre l'idéal de soi et les figures parentales sont moins nombreuses que celles des adolescents adaptés. Les parents des délinquants sont moins aptes que ceux des normaux à alimenter la représentation idéale qu'ils se font d'eux-mêmes. Au tableau 15, la différence la plus nette apparaît entre les délinquants et les adaptés bourgeois sous l'égide de la mère. Celle-ci est fortement récusée comme modèle idéal par les délinquants bourgeois. Quant aux délinquants ouvriers, ils diffèrent des adaptés surtout en ce qui concerne le père ; les délinquants bourgeois les imitent à cet égard bien qu'à un degré moindre.

Toutefois le tableau 16 permet de préciser que les délinquants réussissent sous plusieurs rubriques une meilleure performance à l'idéal de soi qu'au soi actuel. Mentionnons en particulier les délinquants ouvriers face à la mère, alors que celle-ci apparaît de nouveau, de la même façon que chez les récidivistes, comme un modèle fortement instrumental en ce qui concerne la représentation du soi idéal alors qu'elle est plus

éloignée en ce qui concerne le soi actuel. Les délinquants bourgeois ont un peu la même réaction, bien qu'en beaucoup plus faible, à l'endroit du père. Ces différences entre les deux types de délinquants sont-elles dues à la disparité de milieu ou de classe ou sont-elles dues à une criminalité d'une forme un peu différente, plus acquisitive pour les ouvriers et plus revancharde pour les bourgeois ? C'est une autre question qui demanderait des éclaircissements additionnels.

Comme dans le secteur de l'autrui généralisé, les hypothèses qui concernent les relations avec les membres de la famille d'origine ont fait ressortir des résultats extrêmement intéressants. En particulier se trouve confirmé, selon le mot de Mucchielli (1965), le fait de la « défamilialisation », qui est, d'après nos données, une sorte de destitution des figures familiales, entre autres les figures parentales, non seulement comme modèles axiologiques mais aussi comme figures de sympathie. De plus la persistance virulente de ces conflits précoces, jamais dépassés semble-t-il, chez les criminels adultes est mise en relief. Enfin le poids différentiel des deux parents, la mère apparaissant comme un pôle d'attraction puissant mais déréalisé et inaccessible, le père comme inapte à servir de guide social, reçoit un début de calibrage.

C. LA RELATION AVEC L'AUTRUI CRIMINEL : L'INTÉGRATION À L'ENDOGROUPE

La troisième dimension investiguée est celle qui met en cause l'adhésion à un groupe d'appartenance (ou endogroupe) antisocial. L'épreuve de Kelly facilite la mesure de l'ampleur tout autant que de l'intensité de cette adhésion à un groupe de partenaires privilégiés. Elle permet aussi de circonscrire l'exogroupe, en l'occurrence l'ensemble des figures-rôles dont les sujets se dissocient, et de définir l'attitude de ceux-ci à son égard. Dans le cas des sujets antisociaux, l'exogroupe est une réalité nécessaire qui ne peut être totalement récusée puisqu'il est la cible contre laquelle les impulsions criminelles s'exercent.

Le raccordement à des pairs déviants joue un rôle important dans la consolidation de l'identité criminelle. De Greeff (1956) l'a décrit comme un processus criminogène important qui commande l'enracinement dans ce qu'il appelle le « milieu choisi ». Les quatre groupes antisociaux observés, par les variations d'âge, de criminalisation et d'incarcération qui les distin-

quent les uns des autres, permettent une vérification approfondie des modes par lesquels cet enracinement s'effectue.

L'épreuve véhicule trois figures-rôles antisociales, deux masculines et une féminine, qui furent soumises aux sujets de tous les groupes, plus la figure du codétenu qui fut proposée aux criminels adultes. Ces figures composaient le noyau virtuel de l'endogroupe des sujets auquel s'ajoutaient un certain nombre de figures que les sujets pouvaient criminaliser de leur propre chef, tels l'ami, l'amie, le frère ou l'adulte bienveillant.

1. ENDOGROUPE ET EXOGROUPE

Le rang occupé par les figures-rôles

Une première approche passe en revue le rang occupé par les deux types de figures, antisociales et socialisées, dans la performance moyenne des divers groupes. Elle cherche à identifier des regroupements de figures qui, par leur liaison réciproque et l'importance qu'elles prennent aux yeux des sujets ou l'inverse, démontrent soit l'existence d'un milieu d'appartenance spécifique soit l'existence d'un milieu récusé. Chaque groupe est examiné à tour de rôle à l'aide des tableaux 8 et 9 déjà présentés.

a) *Les criminels récidivistes.* La présence d'un endogroupe et d'un exogroupe est apparente chez eux, le premier composé des pairs antisociaux masculins, de l'ami intime et, à un degré moindre, de l'adulte bienveillant, de la femme intime, de la femme criminelle et du frère, toutes ces figures, avons-nous signalé plus haut, étant marquées de dissocialité ou perméables à celle-ci. Une sorte de ligne de démarcation est tirée entre ces figures et celles qui suivent, qui sont appelées intermédiaires, et à l'endroit desquelles le nombre de choix de ressemblance baisse sensiblement. Celles-ci ne sont pas rejetées puisqu'elles bénéficient d'un investissement affectif en quelque sorte inévitable, telles la mère et la sœur, mais elles ne paraissent pas jouer le rôle de véritables pôles de définition de soi. Un autre seuil est érigé à la fin de la liste des figures alors que se retrouvent associés les personnages les plus représentatifs de l'ordre social (les figures d'autorité, soit l'employeur et le policier, le prêtre, le maître d'école) qui commandent un nombre minimal de ressemblances et qui font vraiment figure d'entités extérieures, différentes et irrecevables.

b) *Les criminels d'occasion.* La mise en rapport des figures se fait plus difficilement chez eux. L'ambivalence de ce

groupe a déjà été relevée. Les personnages qui font figure de groupe d'allégeance ou au moins d'interlocuteurs valorisés sont disparates. Les figures socialisées dominent ici, dont le maître d'école strict, et s'associent même à l'adulte hostile (c'est une étrange réaction que de valoriser celui qui les rejette). À l'autre extrémité, le groupe le plus dévalué contient les deux figures parentales, la femme socialisée et le prêtre, c'est-à-dire des personnages ambigus et « conflictuels » par ce qu'ils véhiculent. L'exogroupe est peut-être ici beaucoup plus déterminé par des conflits personnels archaïques que chez les récidivistes.

Entre les deux condensations de figures-rôles qui viennent d'être décrites, se situent les pairs antisociaux qui voisinent avec la figure de prestige et l'adulte bienveillant. Cette position intermédiaire des pairs antisociaux ne traduit-elle pas ce que sont exactement ces individus ? Sollicités par une aspiration à s'assimiler à des entités sociales, aux prises avec des conflits insolubles qui impliquent des protagonistes de leur vécu antérieur, ces sujets sont sans doute obligés d'opter, comme pis-aller, pour des modèles antisociaux d'association et pour une forme d'agir qui est de fait, lorsque leur histoire de vie est envisagée, beaucoup plus protestataire ou réactive qu'autre chose. Il faut noter que les scores moyens de ressemblances sont plus rapprochés les uns des autres dans ce groupe et que les décalages entre les groupes de figures manquent.

c) *Les délinquants de milieu ouvrier et de milieu bourgeois.* Pour ces sujets, l'endogroupe est composé essentiellement de figures cathectées. L'ami prend ici une importance considérable, due au fait qu'il partage probablement la condition marginale du sujet (il est curieux que dans le groupe des délinquants bourgeois ce soit deux figures féminines, l'amie et la sœur, qui dominent l'endogroupe). Les autres sont le frère, l'adulte bienveillant, le maître compréhensif, le pair socialisé. Les figures criminelles exercent, semble-t-il, une attraction réduite et gravitent à la périphérie de la zone d'investissement. L'exogroupe est restreint, se composant, dans le cas du premier groupe, du maître rigide auquel se joint peut-être la mère et, dans le cas du deuxième groupe, de l'adulte hostile et du maître rigide, avec pour ces deux figures un décalage perceptible qui les sépare des autres. Une observation intéressante concerne le rassemblement insolite dans les deux groupes des figures suivantes : la figure de prestige, le policier, les parents et les pairs délinquants. Tous ces personnages ont comme caractéristique

commune leur bipolarité. Ce sont des figures à double face, suscitant des réactions contradictoires, avec lesquelles le sujet semble aux prises, qu'il ne parvient pas à maîtriser perceptivement, et sans doute affectivement, ni à faire passer soit dans le groupe des figures reçues et cathectées positivement soit dans le groupe des figures carrément rejetées. L'orientation délinquante tient peut-être pour une bonne part à cette bipolarité insurmontable d'un trop grand nombre de figures de relation dans la vie du sujet.

d) *Les individus adaptés.* Dans les trois groupes de sujets adaptés, ce qui frappe c'est la richesse de l'endogroupe où se trouvent incluses, à la suite d'un accueil beaucoup plus chaleureux comme en témoigne le nombre systématiquement plus élevé de ressemblances, la majorité des figures du protocole. Chez les adultes, la figure de prestige ouvre la marche, puis les figures cathectées, les figures socialisées, les figures d'autorité et enfin les membres de la famille d'origine. Chez les adolescents, les figures cathectées arrivent en tête, avec par la suite à peu près le même ordre que celui des adultes, sauf que les parents sont mieux cotés, ce qui se justifie par la différence d'âge entre les deux groupes. Les figures rejetées sont exactement les mêmes pour les trois groupes, avec en plus à peu près le même ordre de rejet et un clivage tout aussi marqué dans les trois groupes entre ces figures et celles qui sont acceptées. Ce sont le maître rigide, l'adulte hostile et les figures criminelles.

Les différences entre les moyennes

a) *Les paires criminels.* L'analyse statistique des données juxtapose de nouveau les moyennes de ressemblances avec les figures criminelles obtenues par les divers groupes. Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, les groupes de sujets antisociaux produisent une somme beaucoup plus élevée de ressemblances que les groupes de sujets adaptés. Le tableau 17 énumère ces différences qui sont toutes significatives sauf celle entre les récidivistes et les criminels d'occasion, ce qui démontre que ces deux groupes valorisent au même titre l'association à des partenaires déviants. Soulignons que les criminels d'occasion sont ceux qui accordent, lorsqu'on fait la somme en chiffres bruts des ressemblances perçues, le plus de poids aux figures antisociales.

De plus, compte tenu de l'hypothèse 4.3, il se confirme que les criminels adultes sont plus liés aux figures criminelles de l'épreuve que les délinquants juvéniles. Parmi ceux-ci, les

TABLEAU 17
*Analyse des différences entre les groupes
à partir des ressemblances avec les pairs criminels*

comparaison	groupe	n	moyenne	écart type	différence	t
1	récidivistes	38	12,00	2,89	4,16	5,83 *
	adaptés	30	7,84	2,88		
2	récidivistes	38	12,00	2,89	0,39	n.s.
	criminels d'occasion	26	11,61	2,85		
3	criminels d'occasion	26	11,61	2,85	3,77	5,28 *
	adaptés	30	7,84	2,88		
4	délinquants ouvriers	30	10,52	3,47	3,69	4,48 *
	adaptés ouvriers	36	6,83	3,03		
5	délinquants bourgeois	28	9,82	2,63	1,71	2,49 *
	adaptés bourgeois	29	8,11	2,41		

* $p < 0,01$

n.s. : non significatif

délinquants du milieu ouvrier semblent les plus marqués par cette orientation, bien que les délinquants du milieu bourgeois les suivent de près. L'écart entre ces deux derniers groupes n'est de toute façon pas significatif. La seconde partie de l'hypothèse est cependant infirmée puisque les criminels d'occasion se haussent au même niveau de performance que les récidivistes.

Deux remarques découlent de ces résultats : la première, c'est que cette préférence en faveur des pairs criminels qui différencie nettement la performance des sujets inadaptés de celle des sujets adaptés est d'autant plus significative que les premiers ont une capacité interpersonnelle générale beaucoup moins efficace que les seconds (c'est ce qui explique que l'écart s'amoindrit entre les deux groupes d'adolescents du milieu bourgeois, non parce que les délinquants produisent tellement moins de ressemblances, mais parce que les adaptés font preuve d'une grande flexibilité interpersonnelle et se montrent plus accueillants aux figures criminelles que les autres groupes témoins) ; la seconde touche les criminels d'occasion qui très clairement ici, et contrairement à ce qui se passait dans plusieurs des analyses qui ont été exécutées auparavant, se séparent des sujets adaptés et s'alignent sur les récidivistes, pour ce qui peut être appelé l'adhésion élective à un groupe de dissidence.

Cette démonstration est toutefois trop facile. Mettre en regard les groupes antisociaux et leur témoin en ayant recours au nombre de concordances entre le soi et les pairs criminels

peut difficilement susciter d'autres résultats que ceux qui sont apparus. Il est inévitable que les sujets adaptés qui ont été recrutés pour leur haut niveau de socialisation soient portés à se défendre, dans leurs réactions perceptives et dans leur mise en relation des figures, contre les figures-rôles criminelles. Leur performance s'écarte ainsi nécessairement de celle des groupes expérimentaux qui sont régis, eux, par la tendance contraire.

Une preuve plus forte est recherchée. Elle s'appuie sur une mesure qui procède de deux rapports. Le premier, qui vaut pour les criminels, rapporte la moyenne des ressemblances avec les pairs criminels sur la moyenne des ressemblances totales ; le second concerne les normaux et met en scène deux figures-rôles, l'ami et le pair socialisé, dont la moyenne des ressemblances est portée elle aussi sur la moyenne des ressemblances totales. En bref, ceci signifie que le rapport *ressemblances avec les pairs criminels / ressemblances totales* des sujets antisociaux est confronté au rapport *ressemblances avec les pairs socialisés / ressemblances totales* des sujets adaptés.

Cette démonstration vise à prouver que, dans le champ relationnel des sujets antisociaux, les pairs criminels nolisent une place relativement plus grande que celle qu'occupent chez les sujets adaptés les figures-rôles socialisées les plus attrayantes (hypothèse 4.2). En d'autres termes, compte tenu de la capacité générale de chaque sujet de percevoir des ressemblances, l'importance des pairs criminels chez les inadaptés dépasse-t-elle l'importance des figures les plus positives chez les normaux ? L'anticipation était affirmative.

Au tableau 18, la première comparaison oppose les récidivistes aux adultes socialisés. Il en ressort une différence significative conforme à l'hypothèse. Ceci implique que les récidivistes attribuent proportionnellement plus de poids aux figures criminelles que les normaux n'en accordent à des figures qui ont pour eux toutes les raisons d'être perçues comme très ressemblantes. Les récidivistes s'accrochent donc avec une force inusitée aux pairs criminels. Est-ce dû au fait que ce soit les seules figures ou les dernières qui leur sont accessibles ? Ils se révèlent en tout cas braqués sur ces quelques interlocuteurs ou protagonistes privilégiés que sont les agents de déviance ; ils témoignent par là du rétrécissement de leur ouverture interhumaine et de l'indigence de leur vie relationnelle. Les normaux se révèlent beaucoup plus riches, capables à la fois de diversité et d'intensité, la possibilité de ne pas se surpolariser à l'égard de

TABLEAU 18

*Analyse des différences entre les groupes à partir du rapport moyen
« ressemblances criminelles/ressemblances totales » pour les criminels
et du rapport moyen « ressemblances sociales/ressemblances totales »
pour les sujets adaptés*

comparaison	groupe	n	moyenne	écart type	différence	t
1	récidivistes	38	29,02	8,07	2,95	2,02 *
	adaptés	30	26,07	3,29		
2	criminels d'occasion	26	20,41	3,25	5,66	6,37 *
	adaptés	30	26,07	3,29		
3	délinquants ouvriers	29	19,46	6,60	4,72	3,47 *
	adaptés	36	24,18	3,23		
4	délinquants bourgeois	28	18,10	4,99	6,19	5,61 *
	adaptés bourgeois	29	24,29	2,86		
5	récidivistes	38	29,02	8,07	8,61	5,82 *
	criminels d'occasion	26	20,41	3,25		
6	récidivistes	38	29,02	8,07	9,56	6,25 *
	délinquants ouvriers	29	19,46	6,60		

* $p < 0,01$

quelques figures de prédilection devenant en somme un avantage.

Comment ne pas penser ici aux observations d'Erikson (1956), de Strechner et Appel (1948) ainsi que de Cava et Raush (1952) qui soulignent le danger de ce qu'ils appellent l'« identification excessive » ou « suridentification » ? Dans certaines situations, celles des bandes ou des sous-groupes ostracisés en particulier, les individus se lient à des modèles ou à des figures types jusqu'à une perte apparente d'identité, s'enlisant dans une dépendance qui éloigne de la réalité et de l'adaptation. Cava et Raush parlent alors d'une « personnalité inauthentique » ou « pseudo-personnalité ». Erikson précise que ce sont des identifications de ce type qui provoquent des conflits et entraînent des perturbations graves du comportement.

Dans toutes les autres comparaisons du tableau 18, les différences sont significatives mais dans la direction contraire à celle qui était prévue par l'hypothèse. Ceci a deux sens : d'abord que les sujets normaux reprennent leur supériorité « associative », ensuite que les groupes antisociaux, en excluant celui des récidivistes, sont beaucoup moins aveuglés par les figures criminelles que ceux-ci, ainsi qu'en témoignent les comparaisons 5 et 6. Par contre, il est révélateur une fois de plus que les deux groupes de délinquants se classent à peu près sur

le même pied que les criminels d'occasion, rejoignant à l'adolescence le niveau de performance d'individus dont la criminalité est quand même grave.

b) *Le pair socialisé : représentant de l'exogroupe.* Si nous isolons la figure du pair socialisé et que nous nous en servions comme du personnage le plus représentatif de l'exogroupe, la réaction qu'il provoque chez les sujets est un indice valable de la position qu'ils se reconnaissent face à la réalité sociale. Le tableau 19 résume ces données. La performance des groupes témoins fixe le score que des sujets bien intégrés à la vie de la collectivité obtiennent normalement.

TABLEAU 19
*Analyse des différences entre les groupes
à partir des moyennes de ressemblances avec le pair socialisé*

comparaison	groupe	n	moyenne	écart type	différence	t
1	récidivistes	38	6,35	2,76	9,33	12,16 *
	adaptés	30	15,68	3,32		
2	récidivistes	38	6,35	2,76	7,05	8,52 *
	criminels d'occasion	25	13,40	3,38		
3	criminels d'occasion	25	13,40	3,38	2,28	2,47 *
	adaptés	30	15,68	3,32		
4	délinquants ouvriers	30	12,11	3,53	2,74	3,46 *
	adaptés ouvriers	36	14,85	2,62		
5	délinquants bourgeois	28	12,43	3,24	1,68	1,93 n.s.
	adaptés bourgeois	29	14,11	3,22		

* $p < 0,01$

n.s. : non significatif

Nous voyons que les récidivistes se situent très loin de la norme lorsqu'il s'agit d'un représentant de l'exogroupe. De même les criminels d'occasion, tout en s'écartant de façon prononcée des récidivistes, se distinguent avec un degré suffisant de certitude des adaptés. Leur performance ne dévoile pas cependant un vide aussi béant que celle des récidivistes. Quant aux délinquants ouvriers, leur capacité « réceptive » est nettement plus faible que celle de leurs témoins, alors que les délinquants de milieu bourgeois ne se différencient pas des adaptés. Notons que les délinquants bourgeois obtiennent à peu près le même score que les délinquants ouvriers, mais leurs contrôles ayant une performance plus faible, l'écart entre les deux moyennes devient insuffisant. Ajoutons que le pair socialisé chez les délinquants est souvent un camarade de jeu, d'école ou de

quartier et qu'il ne symbolise pas toujours très bien l'exogroupe et la société (ce qui n'en rend que plus probante la différence entre les deux groupes du quartier ouvrier).

c) *Les représentants de l'autorité.* D'autres membres de l'exogroupe font partie de l'épreuve. Ils ont une signification sociale précise. Ce sont les figures qui se définissent par l'exercice d'une fonction d'autorité, soit le patron et le policier dans la liste proposée aux adultes, le policier seul dans la liste proposée aux adolescents. Il est utile de soupeser selon la

TABLEAU 20

*Analyse des différences entre les groupes
à partir des moyennes de ressemblances avec les figures d'autorité*

comparaison	groupe	n	moyenne	écart type	différence	t
1	récidivistes	38	5,27	1,94	7,07	10,38 *
	adaptés	30	12,34	3,25		
2	récidivistes	38	5,27	1,94	5,80	9,86 *
	criminels d'occasion	27	11,07	2,53		
3	criminels d'occasion	27	11,07	2,53	1,27	1,62 n.s.
	adaptés	30	12,34	3,25		
4	délinquants ouvriers	30	11,03	3,29	2,80	3,14 *
	adaptés ouvriers	35	13,83	3,79		
5	délinquants bourgeois	28	9,46	3,91	2,36	2,17 **
	adaptés bourgeois	29	11,82	4,18		

* $p < 0,01$

** $p < 0,05$

n.s. : non significatif

procédure habituelle les réactions que ces figures suscitent.

D'après le tableau 20, nous voyons que de nouveau les récidivistes fuient les figures d'autorité, réaffirmant leur inaptitude à accueillir les réalités à caractère social ou axiologique. Ce qui est véhiculé par ces figures, et ce à quoi ils semblent particulièrement réfractaires, ce sont d'abord la contrainte, puis le maintien et la protection des valeurs sociales, c'est-à-dire la sauvegarde de ce qui découle du consensus dont le criminel endurci se sent à priori exclu. La moyenne qu'il obtient traduit la force de son désaveu. Un décalage considérable sépare sa performance de celle de tous les autres groupes.

Au contraire, les criminels d'occasion, eux, se rangent carrément dans le camp des sujets adaptés, adhérant à l'autorité et semblant lui donner raison. C'est peut-être la preuve d'une certaine servilité, qui s'harmonise bien avec ce qui s'est affir-

mé être leurs caractéristiques importantes, soit la dérobade, la tendance à la fuite et à l'instabilité. C'est à coup sûr une autre de leurs incohérences, puisque tout en s'associant fortement aux figures criminelles, ainsi que le fait voir la démonstration précédente, ils parviennent quand même à se percevoir semblables aux figures d'autorité autant que les normaux.

La réaction des délinquants offre elle aussi un grand intérêt. Ils répondent négativement aux figures d'autorité. De plus la moyenne des délinquants bourgeois est passablement inférieure à celle des délinquants ouvriers. Il semble y avoir chez les premiers une opposition virulente à l'autorité, qui n'épargne pas d'ailleurs les sujets adaptés du même milieu. Cette opposition fait que ces délinquants sont ceux qui se rapprochent le plus des récidivistes. Peut-être est-on en présence ici d'une délinquance plus antisociale que dissociale, ou plus « anti-autorité », c'est-à-dire plus réactive et plus susceptible aussi de se résorber à mesure que le sujet vieillit.

En combinant les informations des trois derniers tableaux (18, 19 et 20), une échelle sommaire de gravité de la désocialisation peut être construite, sur laquelle chacun des groupes est localisé. Cette échelle apparaît au tableau 21. Les groupes

TABLEAU 21

Classement des groupes antisociaux en combinant les performances à l'endroit des figures criminelles et des figures sociales

groupe	association aux pairs criminels	association aux pairs socialisés	association aux figures d'autorité	degré de désocialisation
récidivistes	très forte	très faible	très faible	maximal
délinquants ouvriers	forte	faible	faible	élevé
criminels d'occasion	forte	faible	normale	moyen
délinquants bourgeois	faible	normale	faible	bas

y sont classés selon une gravité décroissante, à partir de celui qui est le plus gravement atteint jusqu'à celui qui est le moins touché. Trois facteurs d'influence s'entremêlent, semble-t-il : le dossier judiciaire et pénal d'abord (les individus ayant la feuille de route la plus longue sont les plus marqués), l'âge ensuite (les adultes ayant tendance à être plus désocialisés que les adolescents), le milieu social enfin (les adolescents du milieu ouvrier étant plus atteints que les adolescents du milieu bourgeois).

Les récidivistes, comme il fallait s'y attendre, se classent au premier rang avec une désocialisation qui paraît maximale ; ils sont fortement liés à l'endogroupe et farouchement réfrac-

taires à l'exogroupe. Le deuxième groupe dont le rang surprend est celui des délinquants ouvriers qui, malgré un âge moyen faible (16 ans) et un casier judiciaire assez neuf, atteint un degré marqué de désocialisation ; les scores moyens pris isolément ne sont pas franchement mauvais mais leur orientation cumulée est plus inquiétante. Les criminels d'occasion arrivent en troisième place avec des contradictions qui leur sont coutumières entre les trois types d'association. Quant aux délinquants bourgeois, à part leur réaction anti-autorité, ilsaturent faiblement les autres indices et semblent souffrir d'une désocialisation limitée.

d) *L'incrustation dans la récidive.* L'individu antisocial, à mesure qu'il accumule les rechutes délictueuses et qu'il purge des sentences de prison, voit-il le nombre de ses perceptions de ressemblance à l'endroit des pairs criminels augmenter ? Le tableau 22 décrit une mesure qui répond à cette question pour les récidivistes de notre expérience.

TABLEAU 22

Analyse de la corrélation entre l'indice de gravité de la récidive et les ressemblances avec les pairs criminels

r_{ho}	t
0,43	3,18 *

* $p < 0,01$

L'indice de gravité de la récidive qui est employé pour chaque sujet est le temps d'incarcération accumulé. Cet indice est mis en rapport avec le nombre de ressemblances qui relient le soi et les pairs criminels. Une corrélation nette de 0,43 se décade, impliquant que plus un criminel « s'endurcit » et « fait du temps », plus ses affinités avec des pairs criminels s'intensifient. La récidivité, c'est-à-dire la disposition à reprendre sans cesse des activités criminelles, si elle n'en dépend pas, du moins s'accompagne de ce sentiment d'appartenance de plus en plus absolu à un groupe de déviance. La formulation de De Greeff qui appelle ce groupe le « milieu inéluctable » prend ici tout son sens.

2. L'ENDOGROUPE ET LES PARENTS

a) *Les parents inadaptés.* L'adaptation sociale des parents a pu être contrôlée chez les criminels récidivistes. Le fait de disposer de cette information permet de poser la question suivante : les criminels récidivistes dont les parents ont été

aux prises avec des difficultés majeures de fonctionnement et d'intégration à la vie sociale arrivent-ils à un nombre de ressemblances perceptives plus élevé que les récidivistes dont les parents étaient mieux socialisés ? Est-ce qu'une solidarité plus grande émerge entre les deux générations lorsque les individus partagent les mêmes formes de déviance ? Dans ces cas-là, l'endogroupe criminogène se développe-t-il d'abord à l'intérieur de la famille ?

Pour répondre à ces questions, le groupe des récidivistes est scindé en deux sous-groupes : le premier réunit tous les sujets dont les parents (le père, la mère ou les deux) ou encore le frère ont souffert de déviance sociale grave sous une forme ou sous une autre (alcoolisme, antisociabilité, chômage chronique, irresponsabilité, détérioration sociale, etc.) ; le second comprend ceux dont les parents ou le frère ont démontré un rendement social et adaptatif satisfaisant. À l'aide de deux types de données, les unes impliquant les parents, les autres le frère, les deux sous-groupes sont mis en regard l'un de l'autre. Le tableau 23 rend compte de cette opération. Le score *moyenne pa-*

TABLEAU 23
*Analyse des différences entre deux sous-groupes de récidivistes
à partir des ressemblances avec les parents et avec le frère*

mesure	sous-groupe 1			sous-groupe 2			différence	t
	n	moyenne	écart type	n	moyenne	écart type		
moyenne parents	15	17,93	5,89	16	11,73	6,72	6,20	2,65 *
moyenne frère	13	11,69	3,52	15	8,13	4,92	3,56	2,14 **
rapport parents	15	2,13	0,18	16	1,16	0,36	0,97	9,33 *
rapport frère	13	1,45	0,38	15	0,89	0,25	0,56	4,41 *

* $p < 0,01$

** $p < 0,05$

rents est ici une mesure spéciale qui prend dans le sous-groupe 1 les deux parents lorsqu'ils sont déviants, ou un seul multiplié par deux lorsqu'il n'y en a qu'un de perturbé; dans le sous-groupe 2, les deux parents sont toujours utilisés. Les scores *rapport parents* et *rapport frère* complètent les moyennes de ressemblances. Ils sont ajoutés afin que soit neutralisé dans l'un ou l'autre sous-groupe le jeu de la capacité générale de percevoir des ressemblances, pouvant justifier par elle-même l'apparition d'une différence.

Des différences significatives se dégagent. Malgré la petite taille des sous-groupes, les écarts types demeurent dans des limites acceptables et les décalages entre les moyennes et entre les rapports moyens sont suffisamment marqués pour être probants.

Ces résultats sont éloquents et confirment l'importance des influences criminogènes au sein de la famille. Dès que l'on y constate une présence dissociale, l'on observe un raccordement immédiat à celle-ci de la part du sujet. Inversement, le criminel issu d'une famille « saine » tend à creuser entre lui-même et les siens un surcroît de distance qui le décale avec encore plus de force de la performance des normaux utilisés plus haut au tableau 11 comme point de repère (la moyenne était pour les normaux de 22,89 ressemblances).

Le *rapport parents* de 2,13 du premier sous-groupe est d'ailleurs si élevé qu'il dépasse la mesure équivalente obtenue avec les sujets adaptés qui se situe à 1,93. C'est dire que ces récidivistes, en dépit de l'emprisonnement, de la séparation prolongée d'avec les membres de leur famille et de la détérioration carcérale, en dépit même de leur faible rendement interpersonnel dans le reste de l'épreuve, accordent aux parents une place plus importante dans leurs choix interpersonnels que les normaux eux-mêmes, et ce, apparemment, parce que ceux-ci se caractérisent par des traits de déviance. L'efficacité à les recevoir selon les modes perceptifs que le test fixe en est indûment accrue. La même réaction s'observe par rapport au frère lorsque celui-ci partage l'état de déviant.

Si nous scrutons de près le sous-groupe 1, il ressort que sur les quinze sujets, le père est déviant 15 fois et la mère 4 fois. C'est donc surtout le père qui est dans la famille un modèle d'inadaptation. En ne recourant qu'à ce dernier pour confronter les deux sous-groupes, la moyenne de ressemblances est de 9,32 (écart type de 3,26) dans le premier et de 5,21 (écart type de 2,40) dans le second, ce qui entraîne une différence bien tranchée de 4,11 significative à 0,01 ($t = 3,76$). Ce résultat rejoint la conclusion qui vient d'être tirée. De plus, dans le sous-groupe 1, la moyenne de ressemblances avec le père, lorsqu'elle est confrontée à celle qui est commandée par la mère, qui est de 6,53 (écart type de 2,82), amène une différence de 2,79 significative à 0,05 ($t = 2,43$). L'attraction qu'exerce sur son fils le père déviant dans ces familles s'affirme donc décisive.

Ces données montrent bien que le criminel d'habitude, après des années de vie criminelle active, après être sorti de sa famille depuis un bon moment, se raccroche encore selon un mode préférentiel évident aux modèles déviants de son milieu d'origine. Il se voit comme eux, et sans doute il se sait comme eux. Cette perspective est tellement contraignante qu'il doit, entre plusieurs personnages aussi intimes, donc aussi proches que les membres de sa propre famille, sélectionner celui dont l'incompétence sociale est avérée, qui seul apparaît recevable, et prendre carrément ses distances à l'égard des autres. Tout ceci semble avoir pesé d'un poids incoercible sur ces sujets et les avoir asservis à un type de relations exclusivement définies par l'aliénation et le ressentiment, qui trouve sa forme première, pour ces cas-ci, dans la famille. Celle-ci joue alors le rôle de premier milieu d'identification et de définition de soi, sorte d'endogroupe restreint et précoce auquel il est d'autant plus difficile d'échapper qu'il domine l'enfance et la préadolescence.

Il semble justifiable de parler, compte tenu de l'âge de ces sujets, d'une sorte de fixation à des patrons de déviance dont l'influence néfaste ne parvient pas à s'épuiser et n'est ni dépassée ni convertie.

b) *L'équilibre entre les figures parentales et les figures criminelles.* Des observations répétées (Kaufman, 1955 ; Karpman, 1959 ; Parrot et Guéneau, 1959 ; Debuyst, 1960 ; Mailloux et Lavallée, 1964 ; et d'autres) établissent que le criminel, refoulé hors de sa famille d'origine ou annihilé par elle, a besoin d'un milieu de substitution où il cherche à se recréer. Il soulage alors des besoins de satisfaction compensatoire par des conduites qui ont le sens de symptômes de restitution. Ce milieu substitutif serait celui du gang ou celui de la basse pègre florissante dans certaines zones grises de la plupart des grandes villes nord-américaines.

Ces deux milieux, milieu d'origine et milieu compensateur, sont bien représentés dans l'épreuve, le premier par les figures familiales, le second par les pairs criminels. Conformément aux interprétations susmentionnées, une relation négative est présumée régir leur interaction. Plus l'indice d'association aux figures parentales est faible, plus le nombre d'associations aux pairs criminels est élevé. Un rapport inversement proportionnel est donc censé exister entre l'échec relationnel vécu dans la famille et l'adhésion à un milieu antisocial de remplacement.

La mesure « moyenne des ressemblances avec les parents » est employée comme témoin de la première variable ; la « moyenne des ressemblances avec les pairs criminels », comme témoin de la deuxième variable. Une corrélation négative est attendue entre les deux.

TABLEAU 24
*Analyse des corrélations
entre la moyenne des ressemblances avec les figures parentales
et la moyenne des ressemblances avec les figures criminelles*

groupe	rho	t
récidivistes	— 0,67	4,58 *
criminels d'occasion	0,10	0,50 n.s.
délinquants ouvriers	— 0,54	3,45 *
délinquants bourgeois	— 0,48	2,79 *

* $p < 0,01$

n.s. : non significatif

La prédiction se confirme, ainsi que l'indique le tableau 24, pour les récidivistes et pour les deux catégories de délinquants. Elle se voit infirmée dans le cas des criminels d'occasion. Pour les premiers, la relation à rebours du lien aux parents et du lien aux pairs criminels est clairement établie. Plus le lien aux parents est faible, plus augmentent les perceptions de ressemblances à l'endroit des protagonistes criminels. L'interprétation de nos auteurs se trouve corroborée par ces résultats. Le plus frappant, c'est la force dans les trois groupes en cause de la corrélation négative, qui s'affirme probante pour les délinquants (surtout ceux du milieu ouvrier), ce à quoi il fallait s'attendre puisqu'ils sont en plein conflit avec les parents, mais qui de plus persiste chez les criminels adultes pour confirmer ce que nous disions plus haut, à savoir que ces conflits ne sont jamais dépassés, et pour bien mettre en relief que la « re-création » ne peut être que vindicative puisqu'elle se fait « contre » le passé, « contre » la famille, par un agir qui est nécessairement régressif. Chez les criminels d'occasion, ce remplacement proportionnel des ressemblances avec les parents par des ressemblances avec les pairs ne semble pas exister. Serait-ce dû au fait que ces criminels sont peu portés à s'intégrer à des groupes ? Il est plausible de le croire.

La deuxième partie de la démonstration, dont rend compte le tableau 25, sonde l'apport respectif de la mère et du père à cette corrélation négative. Le score *ressemblances parents* est morcelé et les deux scores *ressemblances mère* et *ressemblances père* sont « corrélés » à tour de rôle avec les *ressemblances crimi-*

TABLEAU 25
*Analyse des corrélations entre les moyennes de ressemblances
 soit avec la mère soit avec le père
 et la moyenne de ressemblances avec les figures criminelles*

groupe	rhô	t
<i>mère</i>		
récidivistes	— 0,58	3,71 *
criminels d'occasion	— 0,33	1,75 n.s.
délinquants ouvriers	— 0,48	2,95 *
délinquants bourgeois	— 0,42	2,36 **
<i>père</i>		
récidivistes	0,17	0,92 n.s.
criminels d'occasion	0,59	0,92 *
délinquants ouvriers	— 0,39	3,66 *
délinquants bourgeois	— 0,33	1,79 n.s.

* $p < 0,01$

** $p < 0,05$

n.s. : non significatif

nelles. Nous constatons que les corrélations prises par rapport à la mère correspondent à peu de chose près aux corrélations impliquant les deux figures parentales, alors que, en ce qui concerne le père, seuls les délinquants ouvriers se conforment à l'expectative (chez les récidivistes, la relation entre le père et les figures criminelles semble inexistante ; elle est trop faible chez les délinquants bourgeois pour être significative).

Dans la perception de la plupart de nos sujets, c'est la mère qui, de manière surprenante, est inversement reliée à l'accroissement des concordances entre le soi et les pairs criminels. Même les criminels d'occasion entrent ici dans le mouvement, bien qu'avec une performance non significative. Aussi, moins la mère reçoit de choix de ressemblances et moins elle rallie l'adhésion des sujets, c'est-à-dire moins elle participe à la définition qu'ils se donnent d'eux-mêmes et moins au fond elle fait partie intégrante de leur identité, plus les pairs criminels envahissent le champ des préférences interpersonnelles. Dans une perspective synchronique stricte, l'on peut affirmer que l'influence des comparses grandit à mesure que diminue l'importance qui est accordée à la mère ou vice versa.

En ce qui concerne le père, il rejoint, chez les délinquants, le même axe d'influence que la mère, avec des coefficients de corrélation eux aussi négatifs. Chez les criminels d'occasion cependant, le père s'oppose à la mère. Il entretient en effet une corrélation positive très accusée avec les figures criminelles. Ces sujets lui assignent donc la même définition que celle dont

ils se servent pour les pairs antisociaux. Le père semble perçu par eux comme étant sinon identique du moins en collusion avec les agents de l'antisocialité. L'antinomie, maintes fois signalée, dans leur cas, est présente au cœur même des interrelations familiales, la mère étant pôle d'attraction et le père étant rejeté parce que complice des figures criminelles. Chez les récidivistes, le père ne semble exercer ni dans un sens ni dans l'autre une influence précise.

Nous pouvons donc inférer que la force d'adhésion à l'endogroupe dépend pour tous les sujets de la dévalorisation de la mère. C'est la récusation de celle-ci (ce qui peut correspondre dans la réalité à son incompetence à servir de pôle d'identification) qui semble astreindre le sujet à joindre le gang. Cette fusion au gang revêtirait alors un sens plus précis impliquant peut-être inconsciemment une recherche ou une restitution de la mère. L'acte de restitution voudrait dire « maternage », récupération de sécurité et d'identité basale, ce qui correspond aux interprétations des auteurs cités plus haut.

CONCLUSION

La criminalité ne s'explique pas uniquement en termes de conduite délictueuse ou déviante. L'examen d'individus qui se sont distingués par une telle façon d'agir doit démasquer, supposons-nous, une structure mentale de base dont les éléments dominants sont la « négativisation » de l'autrui et l'inaptitude à assumer la communication et l'échange avec la société totale. Nous croyons avoir confirmé la présence de cette infrastructure. En même temps, nous avons réussi à éclairer les déterminants de la conduite criminelle et à préciser comment certains individus se retrouvent fourvoyés dans un agir destructeur auquel ils ne peuvent plus échapper. Une telle élucidation répond aux besoins de la criminologie clinique actuelle dont un des plus pressants impératifs, affirmions-nous dans un autre texte (Fréchette, 1969), est de pouvoir compter sur « de nouvelles structures de sens capables d'éclairer de l'intérieur la conduite criminelle ».

Tout au long de l'analyse des données, nous nous sommes efforcé de demeurer le plus possible en contact avec ce qui était empiriquement mesuré et d'utiliser les termes mêmes qui avaient servi à formuler la définition opérationnelle de la relation interpersonnelle. C'est pourquoi constamment nous avons parlé de ressemblances ou de concordances entre les protagonistes que l'épreuve de Kelly met en rapport les uns avec les autres.

La plupart de nos données, lorsqu'elles furent soumises à cette première analyse, produisirent des résultats explicites. Nous pouvons maintenant nous écarter quelque peu d'un langage strictement expérimental, lié en quelque sorte à l'instrument, et essayer d'élargir, par une formulation différente, la

portée sémantique de nos déductions. Dans un premier temps, un bilan sera dressé qui repasse brièvement les éléments de preuve que l'analyse a accumulés. Dans un deuxième temps, seront considérées les implications criminologiques plus générales et plus aléatoires qui découlent de l'ensemble de la démarche.

LE BILAN DE LA RECHERCHE

Ainsi que nous le montrons à maintes reprises, le criminel se révèle inapte ou malhabile à percevoir des ressemblances entre lui-même et les autres, c'est-à-dire à s'assimiler mentalement à autrui. Il semble bien qu'entre lui et les partenaires sociaux se dresse une barrière dont l'existence repose essentiellement sur une carence endopsychique grave au cœur de ce qui a été appelé plus haut la fonction de relation ou, ce qui serait peut-être une expression plus significative, de la fonction de présence. Compte tenu du genre de mesure que nous employons, cette carence signifie que le sujet éprouve devant les figures humaines un véritable sentiment d'éloignement ou de distance interpersonnelle. Ce processus, généralisé ou localisé, de « distanciation » (prendre de la distance), nous l'assimilons à une sorte de réaction de fuite devant l'autre, d'autant plus irrépressible qu'elle est devenue, dans beaucoup de cas, la seule issue possible.

C'est la difficulté de percevoir des ressemblances, en d'autres termes des points de contact, avec les autres qui devient le révélateur de cet éloignement interpersonnel. L'écart moyen qui apparaît entre le soi du sujet et un nombre suffisant de personnes faisant partie de son vécu personnel l'exprime. Plus le nombre total de ressemblances perçues entre soi et les autres est faible, plus l'écart grandit, plus il y a prise de distance et plus le sujet se sent éloigné. Nous utilisons ce terme d'éloignement interpersonnel pour reformuler et résumer les principaux résultats de la recherche.

Il est démontré que :

1. Le sentiment d'éloignement interpersonnel est systématiquement plus accusé chez les sujets antisociaux que chez les sujets adaptés : quelles que soient les variations que subit le facteur « criminalité », la différence persiste ;

- 1.1 L'écart le plus grand apparaît entre les criminels récidivistes et leur groupe témoin et est tel que les deux distributions de fréquences ne se recouvrent absolument pas ;

1.2 L'écart entre les criminels d'occasion et les sujets adaptés est moindre mais encore discriminant ; l'écart entre les criminels d'occasion et les récidivistes est lui-même significatif ; le groupe des criminels d'occasion se place donc dans une position intermédiaire entre le groupe des récidivistes et celui des normaux avec un chevauchement marqué de sa distribution sur celle des deux autres groupes ;

1.3 L'écart entre les performances moyennes des deux catégories de délinquants et de leur groupe témoin respectif s'avère valable, mais les distributions de fréquences se dissocient de façon moins nette que chez les adultes.

2. Le sentiment d'éloignement interpersonnel augmente pour tous les groupes de sujets antisociaux lorsque seules sont gardées les figures sociales ;

2.1 Plus les figures-rôles ont une signification sociale formelle, plus ce sentiment grandit ; ceci est vrai pour les récidivistes et les délinquants, mais ne se vérifie pas avec les criminels d'occasion ;

2.2 Le sentiment d'éloignement interpersonnel défavorise les groupes de sujets antisociaux même lorsque les figures de prédilection seules sont mises à contribution ;

2.3 En plus d'être marqués par un sentiment d'éloignement particulièrement prononcé, les récidivistes voient leur champ interpersonnel dominé par les figures criminelles.

3. Le sentiment d'éloignement interpersonnel est relativement autonome par rapport à l'effet de l'emprisonnement ; deux faits le confirment : a) il est présent chez les délinquants et précède définitivement tout séjour en prison ; b) il est nettement moins prononcé chez les criminels d'occasion malgré un stage d'emprisonnement tout aussi éprouvant ;

3.1 Ce sentiment existe chez les délinquants du milieu bourgeois, bien qu'ils proviennent d'un entourage, sinon familial, du moins social, mieux équipé en ressources de tout genre, donc plus propice au développement interpersonnel ;

3.2 Les délinquants toutefois sont loin à cet égard d'être aussi lourdement handicapés que les récidivistes ;

3.3 Les délinquants, surtout ceux du milieu ouvrier, ressemblent, par l'intensité de leur sentiment d'éloignement interpersonnel, aux criminels d'occasion.

4. Le sentiment d'éloignement interpersonnel, même s'il se manifeste avant toute incarcération, s'aggrave fortement, non

seulement quantitativement par la réduction des points de contact avec autrui, mais aussi qualitativement par la perte de la motivation relationnelle, sous l'effet du temps carcéral ;

4.1 Compte tenu de la résistance des criminels d'occasion à l'effet de l'emprisonnement, l'état de pauvreté interpersonnelle extrême des récidivistes s'explique par la conjonction de facteurs endogènes virulents et de conditions juridico-pénales aggravantes.

5. Le sentiment d'éloignement interpersonnel à l'endroit des figures familiales est significativement plus faible que la norme chez tous les groupes de sujets antisociaux, à l'exception de celui des criminels d'occasion ;

5.1 Le sentiment d'éloignement à l'endroit des figures parentales oppose nettement les groupes antisociaux aux groupes adaptés, mais épargne les criminels d'occasion ;

5.2 Ce sentiment d'éloignement à l'endroit des parents est explicite chez les délinquants et semble accompagner les premières manifestations de l'antisocialité ;

5.3 Chez les récidivistes et les criminels d'occasion, le sentiment d'éloignement se fait sentir de façon beaucoup plus marquée à l'égard du père ;

5.4 Chez les délinquants, le sentiment d'éloignement touche de façon analogue la mère et le père ;

5.5 Dans les groupes antisociaux, le frère est la figure familiale à l'égard de laquelle le sentiment d'éloignement est le moins accusé (l'exception à cette règle se trouve chez les délinquants bourgeois) ;

5.6 Par contre, le sentiment d'éloignement interpersonnel à l'égard de la sœur est prononcé dans les groupes de sujets antisociaux, sauf encore dans celui des délinquants bourgeois.

6. Conformément à l'expectative qui veut que la distance entre l'idéal de soi et les figures parentales soit plus considérable chez les sujets antisociaux que chez les sujets adaptés, les comparaisons entre les groupes de criminels et les groupes de normaux établissent la supériorité de ceux-ci à cet égard ;

6.1 Paradoxalement, les récidivistes se fabriquent un idéal de soi qui ressemble aux parents, à la mère en fait, plus que celui des normaux ;

6.2 En ce qui a trait à l'idéal de soi, tous les sujets antisociaux, sauf les délinquants bourgeois, *se rapprochent* de la mère plus

que du père et s'en rapprochent nettement plus qu'au niveau du soi actuel, alors que les sujets adaptés ont aux deux niveaux une performance analogue et accordent au père et à la mère un poids à peu près égal ;

6.3 Les délinquants bourgeois *s'éloignent* des parents de façon plus marquée, autant avec l'idéal de soi qu'avec le soi actuel.

7. À l'encontre des sujets adaptés chez qui le sentiment d'éloignement interpersonnel à l'endroit des figures criminelles est maximal, les sujets antisociaux réagissent à celles-ci par un rapprochement prononcé, qui est excessif dans le cas des récidivistes et moyen dans le cas des criminels d'occasion et des délinquants ;

7.1 Les récidivistes se rapprochent à un point tel des figures criminelles qu'ils outrepassent le degré d'association des adultes adaptés à leurs figures de prédilection ;

7.2 Les criminels d'occasion et les délinquants, même s'ils sont moins aveuglés par les figures criminelles que les récidivistes, manifestent à leur endroit une compatibilité interpersonnelle qui les différencie clairement des sujets adaptés.

8. Par rapport aux figures-rôles sociales, le sentiment d'éloignement interpersonnel est en général intense chez les sujets antisociaux ;

8.1 Face au pair socialisé, c'est-à-dire face à un membre de la collectivité qui est du même âge et qui ne symbolise rien de formel, le sentiment d'éloignement interpersonnel est très accusé chez les récidivistes, moins intense bien qu'encore discriminant chez les criminels d'occasion et les délinquants ouvriers et apparemment absent chez les délinquants bourgeois ;

8.2 Face aux représentants de l'autorité, la prise de distance interpersonnelle est extrême chez les récidivistes, élevée pour les deux catégories de délinquants et réduite chez les criminels d'occasion.

9. En recoupant les informations susmentionnées (en 7 et 8), un indice de désocialisation est élaboré qui est maximum chez les récidivistes, élevé chez les délinquants ouvriers, moyen chez les criminels d'occasion et faible chez les délinquants bourgeois.

10. Chez les récidivistes, le sentiment d'éloignement interpersonnel s'exerce de façon sélective contre les figures familiales socialisées mais épargne les figures familiales déviantes ;

10.1 L'association à des modèles précoces de déviance semble amorcer un mouvement vers la dissocialité difficile à renverser ;

10.2 Cette association signifie que la porte se ferme à l'endroit de figures plus saines, ce qui se traduit par un sentiment d'éloignement interpersonnel accru à leur endroit ;

10.3 Cette voie vers la chronicité criminelle n'est pas la seule possible : d'autres récidivistes, bien qu'ils ne soient pas liés à des parents déviants, manifestent le même sentiment d'éloignement à l'endroit des figures adaptées.

11. Chez les sujets antisociaux, le sentiment d'éloignement interpersonnel à l'endroit des figures parentales s'accompagne, à mesure qu'il grandit, d'une réduction proportionnelle du sentiment d'éloignement à l'endroit des figures criminelles ;

11.1 Les criminels d'occasion n'obéissent pas à cette règle ;

11.2 C'est le vide interpersonnel laissé par la mère qui semble le plus étroitement lié à l'envahissement par les pairs déviants du champ de l'intersubjectivité ;

11.3 Chez les délinquants, le père participe à ce processus, mais à un degré moindre que la mère ;

11.4 Les criminels d'occasion sont partagés entre deux figures parentales antinomiques, la mère étant en corrélation négative avec les pairs criminels, alors que le père entretient avec ceux-ci une corrélation positive.

Ce bilan est un relevé exact et complet de ce qui a été empiriquement démontré à l'intérieur des limites qui avaient été fixées à notre mesure.

VERS UNE IDIOPATHIE

Les énoncés que nous venons de formuler résument ce que la démarche apporte d'essentiel. Ils confirment que l'infrastructure psychologique sur laquelle s'appuie l'antisocialité a été, dans certains de ses aspects majeurs, mise au jour et comprise. Grâce à l'approche différentielle, des divergences importantes sont apparues entre les sujets adaptés et les sujets antisociaux. Elles définissent ceux-ci aussi clairement que l'agir délictueux lui-même, mais en renvoyant à un ordre de faits tout autre, à savoir les faits d'intersubjectivité. Cette problématique s'est d'ailleurs avérée suffisamment forte pour que soient classés sur une échelle d'« inefficience » interrelationnelle nos divers groupes de criminels, endurcis, occasionnels et délinquants juvéniles.

Les ressources interpersonnelles sur lesquelles le criminel

peut compter pour participer à la vie communautaire sont très inférieures à celles dont dispose le sujet adapté. Notre démarche a confirmé que cette carence n'est pas simplement en comitance avec l'antisocialité mais qu'elle est aussi capable de rendre compte de celle-ci. D'après la preuve établie, tout porte à croire qu'une relation directe d'influence existe entre les déficiences de la capacité d'entrer en relation et l'instauration à demeure de la criminalité. Ces déficiences se révèlent porteuses de désocialisation.

Quelle est la portée réelle de nos résultats ? Nous partions de la criminalité significative, c'est-à-dire de la criminalité dont le mouvement irrépressible est de se concrétiser par le passage à l'acte répétitif. Nous postulions, nous appuyant sur les résolutions du IV^e congrès international de criminologie, que cette criminalité témoigne, par sa persistance, de quelque chose de plus que d'un simple dérapage de conduite ou même de troubles de l'adaptation. Jusque-là, nous marchions en terrain connu. Où l'aléatoire augmentait, c'est lorsque nous supposions que l'agir antisocial repose sur un trouble grave des fonctions de la personnalité qui commandent la relation avec autrui. C'était notre hypothèse centrale.

Or, la démonstration a entièrement corroboré cette hypothèse. Nous avons pu montrer que de l'incapacité de s'articuler à autrui et de percevoir des ressemblances interpersonnelles, se dégage un principe causal, non exhaustif certes, mais *suffisant* pour identifier et calibrer chez le criminel une carence (ou une dysfonction ?) typique. La valeur indicative de ce principe a été précisée.

Bref, à partir de conduites criminelles choisies de façon telle qu'elles sont le signe d'un type d'inadaptation, sinon spécifique du moins bien caractérisé, est démasqué un des axes porteurs de cette inadaptation, qui est l'incompatibilité à l'autre révélée à travers le sentiment d'éloignement interpersonnel dont nous avons parlé.

Cette preuve étant faite, avons-nous raison de parler d'une *condition* intersubjective déficiente qui serait acquise par le criminel, celui surtout qui fait carrière, et qui le distinguerait de la condition normale ? Il nous semble, à la lumière de nos observations, que la réponse doit être affirmative.

Le criminel se retrouve, nous l'établissons, sous le poids d'une insuffisance adaptative qui semble décisive, en ce sens qu'elle met en cause la fonction basale de raccordement aux

structures collectives. Ce sont les outils élémentaires de contact qui font défaut. Il est donc concevable qu'un indice d'« inadéquation » sociale (du même coup de désocialisation et possiblement de « dangerosité ») puisse être fixé strictement à partir de critères psychorelationnels, tels que le degré d'incapacité à s'assimiler perceptivement à autrui ou à s'engager dans la communication et l'action altruistes, le degré d'adhérence à des figures criminelles, l'intensité du sentiment d'aliénation inter-humaine ou d'autres, et indépendamment des actes posés. Il y a là une voie prometteuse pour la criminologie clinique.

De tels indices ne sont évidemment pas encore parfaitement élucidés ni validés. Le principe en est cependant démontré. Grâce aux résultats qui ont été décrits, nous pouvons entrer de plain-pied dans une explication de l'antisocialité basée sur l'inaptitude à la rencontre ou sur une sorte de pathologie de la relation avec autrui. Incontestablement, la jonction avec les autres s'est révélée, chez tous nos sujets, dégradée ou insuffisante, et ce à une phase précoce du développement. Ce dernier aspect est d'ailleurs assez net pour que nous y décelions un processus diachronique, commun par ses effets à la majorité des criminels, même si de l'un à l'autre il procède à travers des situations qui sont très différentes, et à l'intérieur duquel se contaminerait la psychodynamique interrelationnelle ou, paradoxalement s'effectuerait l'apprentissage de l'« incommunicabilité ». Ainsi certains facteurs opéreraient, qui prédisposent à l'agir délictueux et qui intensifient graduellement leur action jusqu'à instaurer, chez l'individu, un mode typique de présence au social. Ce mode serait destructeur et vindicatif. Il est apparu clairement en fait que plus l'activité antisociale a été intense et réitérée, plus grande est l'inefficacité des fonctions de « reliance ».

En plus, de par la réaction de la société, s'amorce une escalade. La rupture avec la collectivité se consomme. Sous l'effet d'une double poussée, à la fois endogène et exogène, elle culmine dans une véritable désarticulation, un décollage hors du social. L'expérience de la prison s'affirme ici particulièrement négative : à mesure que s'allonge en effet le temps carcéral, s'aggrave la désaffection psychologique à l'endroit des figures humaines. Chez les vieux détenus, se désagrègent de façon dramatique les liens interhumains, au point qu'ils paraissent s'enfoncer dans une dangereuse annihilation de toute structure valable de participation.

Il s'agit de *pathologie sociale*, c'est-à-dire de troubles fonc-

tionnels graves au point d'émergence même de l'expérience sociale. Nous venons de mentionner que deux processus sont déterminants : d'abord l'insuffisance interrelationnelle des individus concernés, ensuite l'intolérance de la collectivité à l'endroit d'une telle inaptitude. À partir du moment où ces deux processus sont suffisamment marqués pour s'activer réciproquement, s'établit de l'un à l'autre le cercle fatidique bien connu. Le sort en est jeté. S'impose alors la certitude de ce que Mailloux et Lavallée (1964) appellent le « destin néfaste ».

Ultérieurement, c'est surtout le premier processus qui s'envenime et se pérennise par la consolidation de l'identité dis-sociale, par le renoncement à toute idéalisation de soi, par la désaffection à l'endroit des modèles familiaux et sociaux, par la lutte ouverte contre les symboles et par la fuite dans un milieu d'élection dont l'orientation épaula la dissidence du sujet. Sur chacun de ces points, notre démonstration a été catégorique.

Grâce aux trois voies privilégiées que sont la relation globale avec le collectif (l'autrui généralisé), la relation avec les membres de la famille d'origine (l'autrui familial) et la relation avec la bande (l'autrui criminel), nous sommes parvenu à identifier chez le criminel une accumulation de relations faussées, négativées ou radicalement inopérantes. Celles-ci justifient, il va sans dire, par leur convergence tout autant que par leur nombre, l'inférence d'une détérioration générale de la capacité de rencontrer autrui. De plus, et c'est là le point important, il semble qu'elles puissent être organisées, par suite de leur congruence profonde, en une sorte de syndrome cohérent où l'on retrouverait principalement l'« hypocathexis » intersubjective, la « déréalisation » de l'autre, l'identité compensatoire de défi, et dont l'élément pathognomonique majeur, mis à part l'agir délictueux compulsif, serait le sentiment d'éloignement interpersonnel. Hesnard (1963) emploie ici le terme de « catastrophe intersubjective ». Le criminel d'habitude est le prototype exemplaire de ce syndrome et les données montrent qu'il faut parler dans son cas de véritable débilité psychorelationnelle.

La démarche valide en somme l'existence d'une sociopathologie de caractère inédit qui serait le propre des individus ayant choisi de s'opposer à leurs semblables par l'antisocialité incessante. Graduellement, émergerait chez eux une condition que l'on peut qualifier de *dissociale* et qui impliquerait un syndrome sous-jacent dont la spécificité a été invoquée. Beaucoup de ques-

tions demeurent évidemment sans réponse ; nous en avons signalé plusieurs en analysant les données. Nous estimons toutefois avoir mis à l'épreuve et validé un principe d'explication de la conduite criminelle particulièrement intéressant et être arrivé à une interprétation susceptible d'accroître notre compréhension du problème.

BIBLIOGRAPHIE

- BANDURA, A. et R. H. WALTERS (1959) : *Adolescent Aggression*, New York, Ronald Press.
- BERGER, E. M. (1952) : « The Relation between Expressed Acceptance of Self and Expressed Acceptance of Others », *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 47 : 778-782.
- BIERI, J. (1953) : *A Study of the Generalization of Changes within the Personal Construct System*, thèse de doctorat inédite, Ohio State University.
- BRIM, O. G. (1965) : *Who Am I? The Social Structure of Adolescent Personality*, texte présenté à l'assemblée annuelle du National Council of Family Relations (Miami, octobre 1964), New York, Russell Sage Foundation.
- BRONFENBRENNER, V. (1958) : « The Study of Identification through Interpersonal Perception », in : T. Tagiuri et L. Petrullo (édit.), *Person Perception and Interpersonal Behavior*, Stanford (Calif.), Stanford University Press, p. 110-130.
- CAMERON, N. (1947) : *The Psychology of Behavior Disorders*, Boston, Houghton Mifflin.
- CAVA, E. L. et H. L. RAUSH (1952) : « Identification and the Adolescent Boy's Perception of His Father », *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 47 : 855-859.
- CLOWARD, R. A. et G. E. OHLIN (1961) : *Delinquency and Opportunity*, New York, The Free Press of Glencoe.
- CORMIER, B. M., M. KENNEDY, J. M. SANGOWICZ et M. TROTTIER (1959) : « Presentation of a Basic Classification for Clinical Work and Research in Criminality », *Canadian Journal of Corrections*, 1 : 21-34.
- DEBUYST, C. (1960) : *Criminels et valeurs vécues*, Paris, Nauwelaerts.
- DE GREEFF, E. (1956) : *l'Homme criminel*, Louvain, Nauwelaerts.
- ELLENBERGER, H. F. et D. SZABO (1967) : « L'approche multidisciplinaire des problèmes de la criminologie », *Information sur les sciences sociales*, 6 (n° 5) : 95-114.
- ERIKSON, E. H. (1956) : « The Problem of Identity », *Journal of the American Psychiatric Association*, 4 : 56-121.
- FRÉCHETTE, M. (1969) : « La récidive pénitentiaire et ses implications psychiques », *Revue internationale de criminologie et de police technique*, 23 (à paraître).

- FRIEDLER, F. E., W. G. WARRINGTON et F. J. BLAISDELL (1952) : « Unconscious Attitudes as Correlates of Sociometric Choice in a Social Group », *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 47 : 790-796.
- GOUGH, H. G. (1957) : *California Psychological Inventory* (manuel), Palo Alto (Calif.), Consulting Psychologists Press.
- GRAY, S. W. et R. KLAUS (1956) : « The Measurement of Parental Identification », *Genetic Psychology Monographs*, 54 : 87-114.
- HELPER, M. M. (1955) : « Learning Theory and the Self Concept », *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 51 : 184-194.
- HESNARD, A. (1963) : *Psychologie du crime*, Paris, Payot.
- HIJAZI, M. (1966) : *Delinquance juvénile et réalisation de soi*, Paris, Masson.
- HOUCHON, G. (1962) : « Le principe des niveaux d'interprétation en criminologie », *Revue de droit pénal et de criminologie*, décembre : 1-25.
- JEFFERY, C. R. (1959) : « An Integrated Theory of Crime and Criminal Behavior », *Journal of Criminal Law, Criminology and Police Science*, 49 (n° 6) : 533-552.
- JONES, R. E. (1954) : *Identification in Terms of Personal Constructs*, thèse de doctorat inédite, Ohio State University.
- KARPMAN, B. (1959) : *Child and Juvenile Delinquency*, Washington (D. C.), Psychodynamics Monograph Series.
- KAUFMAN, I. (1955) : « Three Basic Sources for Predelinquent Character », *The Nervous Child*, 11 : 12-15.
- KELLY, G. A. (1955) : *The Psychology of Personal Constructs*, New York, W. W. Norton.
- KOHLBERG, L. (1963) : « Moral Development and Identification », in : H. S. Stevenson (édit.), *Child Psychology*, Chicago, The University of Chicago Press, première partie, p. 277-332.
- LEDERMAN, G. G. (1961) : *Delinquency and the Concept of Identification*, thèse de doctorat inédite, Washington State University.
- MAILLOUX, N. (1963) : « Rapport général sur l'état actuel des recherches concernant la personnalité du délinquant mentalement anormal », *Actes du 4^e congrès international de criminologie*, La Haye, p. 277-401.
- et C. LAVALLÉE (1964) : « Genèse et signification de la conduite antisociale », *Revue canadienne de criminologie*, 6 : 103-111.
- MANNHEIM, H. (1965) : *Comparative Criminology*, Londres, Routledge and Kegan Paul.
- MEAD, G. H. (1934) : *Mind, Self and Society*, Chicago, The University of Chicago Press.
- MELVIN, M. (1958) : « Personal Adjustment, Assumed Similarity to Parents and Inferred Parental Evaluation of the Self », *Journal of Consulting Psychology*, 22 : 481-487.
- MERENDA, P. F. et W. CLARKE (1959) : « Factor Analysis of a Measure of Social Self », *Psychological Report*, 4 : 597-605.
- MUCCHIELLI, R. (1965) : « Vers une sociopathologie nouvelle comme base de la criminologie », *l'Information psychologique*, 17 : 1-11.
- MYERS, J. K. et B. H. ROBERTS (1959) : *Family and Class Dynamics in Mental Health*, New York, Wiley.
- NEWCOMB, T. M. (1953) : « An Approach to the Study of Communicative Acts », *Psychological Review*, 6 : 393-404.
- NYE, I. et J. SHORT (1957) : « Scaling Delinquent Behavior », *American Sociological Review*, 22 : 326-341.

- PARROT, P. et M. GUÉNEAU (1959) : *les Gangs d'adolescents*, Paris, Presses Universitaires de France.
- PINATEL, J. (1956) : *les Sciences sociales dans l'enseignement supérieur : criminologie*, Paris, U.N.E.S.C.O.
- et P. BOUZAT (1963) : *Traité de droit pénal et de criminologie*, t. III : *Criminologie*, Paris, Librairie Dalloz.
- PRECKER, J. A. (1953) : « Automorphic Process in the Attribution of Values », *Journal of Clinical Psychology*, 21 : 356-363.
- ROCHEBLAVE-SPENLÉ, A.-M. (1962) : *la Notion de rôle en psychologie sociale*, Paris, Presses Universitaires de France.
- SCHACHTEL, E. G. (1959) : *Metamorphosis : On the Development of Affect, Perception, Attention and Memory*, New York, Basic Books.
- SEWARD, G. H. (1954) : « Learning Theory and Identification : The Role of Punishment », *Journal of Genetic Psychology*, 84 : 201-210.
- STOCK, D. (1949) : « An Investigation into the Interrelations between the Self Concept and Feelings Directed toward Other Persons and Groups », *Journal of Consulting Psychology*, 13 : 176-180.
- STRECHNER, E. et K. APPEL (1948) : *Discovering Ourselves*, New York, Macmillan.
- WOLFGANG, M. E. (1968) : « The Viable Future of Criminology », in : *Criminologie en action*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, p. 109-134.

RÉSUMÉS

THE CRIMINAL AND HIS RELATIONS WITH OTHERS : AN ANALYSIS OF INTERPERSONAL PROCESSES

This research is concerned with the problem of persistent criminal behaviour. An attempt is made to find its underlying causes and to identify characteristics which remain constant among all criminals. More specifically, these characteristics are looked for in the ways criminals communicate and interact with other people.

The research uses the interpersonal conflict approach. A first hypothesis stipulates that the functions by which an individual relates to others are seriously damaged among criminals. Furthermore, the hypothesis of a precise genetic process involving the deterioration of the capacity to relate to others is formulated. A method of measurement is worked out and applied using the principles and the technique of Kelly's personal constructs theory.

The study is a comparative one and is based on the differential approach. 214 subjects, of whom 121 are criminals and 93 well-adjusted, are tested. The measurement is aimed at the effectiveness of their perceptive reactions toward others. With each group of criminals (recidivists, episodic criminals and juvenile delinquents), a control group is tested for purposes of comparison.

The results are conclusive. At the root of persistent criminal behaviour, the presence of an incompatibility with others is confirmed. This manifests itself concretely in what is termed the feeling of interpersonal withdrawal. All the criminal groups tested show this feeling of withdrawal toward others. The nature and intensity of interpersonal failure is evaluated over three main areas of inter-action : relationship with others in general, relationship with the family of origin and relationship with antisocial peers.

The study attempts to validate a new sociopathology characterizing individuals who have chosen to define themselves by continuous and serious « dissocialized » behaviour.

EL CRIMINAL Y LOS DEMÁS : ANÁLISIS DE LAS RELACIONES INTERPERSONALES DEL HOMBRE CRIMINAL

La presente investigación aborda el problema de la conducta criminal reiterada, esforzándose en precisar lo que ésta supone e identificar las características criminógenas constantes de un criminal a otro. De una manera más precisa, intenta buscar estas características en los modos de relación con los demás utilizados por los criminales.

La problemática interpersonal o interhumana le sirve de base. Una primera hipótesis estipula que las funciones de relación con los demás, que dicha problemática implica, están seriamente deterioradas en los criminales. Se plantea además la hipótesis de un proceso diacrónico preciso, cuya base sería la capacidad de entrar en relación con los demás. Gracias a la contribución de la psicología de los construidos de G. A. Kelly, ha podido elaborarse y aplicarse un instrumento de medida.

La investigación consiste en un estudio comparado basado en el método diferencial. Doscientos catorce individuos —ciento veintiún criminales y noventa y tres individuos adaptados— fueron sometidos a la prueba de la eficacia de los modos perceptivos de relación con los demás. Por cada grupo de individuos criminales (reincidentes, criminales de ocasión y jóvenes delincuentes), un grupo testigo fué seleccionado con el fin de calcular con precisión la influencia de la disocialización.

Los resultados son probantes. Queda confirmada la presencia en la base de la conducta criminal de una incompatibilidad con los demás concretizada en lo que denominamos sentimiento de alejamiento entre el criminal y los otros. A través de la exploración de tres grandes sectores de interacción —sector de la relación con los demás, sector de la relación con la familia de origen y sector de la relación con los iguales antisociales—, son evaluadas la naturaleza y la intensidad de las carencias interrelacionales.

La investigación trata, en resumidas cuentas, de validar la axiomática de una sociopatología inédita que caracterizaría a los individuos que han escogido el definirse por una disocialización incesante.

DER VERBRECHER UND SEIN MITMENSCH : ANALYSE DER ZWISCHENMENSCHLICHEN BEZIEHUNGEN DES KRIMINELLEN MENSCHEN

Diese Untersuchung beschaeftigt sich mit dem Problem des Verhaltens von Gewohnheitsverbrechern. Sie bemueht sich, die zu Grunde liegenden Motive deutlich zu machen und allen Verbrechern eigene Charakteristiken ausfindig zu machen. Genauer gesagt, diese Charakteristiken werden in den Beziehungen gesucht, die der Verbrecher mit seiner Umwelt pflegt.

Die Untersuchung stuetzt sich auf den interpersoenlichen oder zwischenmenschlichen Konflikt. In einer ersten Hypothese wird behauptet, dass die persoenliche Beziehung zum Mitmenschen, die diesen Konflikt mit sich bringt, beim Kriminellen wesentlich verkuemmert ist. Darueber hinaus wird die Hypothese eines genauen genetischen Prozesses formuliert, der seinen Sinn in der Deteriorisierung der Faehigkeit, mit anderen in Beziehung zu treten, sieht. Dank des Beitrags der Psychologie des persoenlichen Aufbaus (G.A. Kellys *personal constructs theory*) ist ein Messinstrument ausgearbeitet worden, das seine Anwendung findet.

Es handelt sich um eine vergleichende Studie, die auf differenzierten Annaeherungen beruht. 214 Probanden, von denen 121 kriminell und 93 wiederingegliedert sind, werden einer Pruefung unterzogen, wie wirksam die perzeptiven Arten sind, mit dem Mitmenschen in Beziehung zu treten. Fuer jede Gruppe von Kriminellen (Rueckfaellige Verbrecher, Zufallsverbrecher und jugendliche Delinquenten) wurde zu Vergleichszwecken eine Kontrollgruppe getestet.

Die Ergebnisse sind auffallend. An der Wurzel wiederholten kriminellen Verhaltens bestaetigt sich die Unvereinbarkeit mit dem Anderen, die

sich in einer, wie wir sie nennen, zwischenmenschlichen Entfremdung ausdrückt. Alle kriminellen Gruppen sind durch dieses Gefühl der Entfremdung zwischen sich selbst und den Mitmenschen geprägt. Die Natur und Dichte dieser zwischenmenschlichen Leere sind auf drei wichtigen Gebieten zwischenmenschlicher Beziehungen gemessen: in dem Verhältnis mit anderen im allgemeinen, in der Beziehung mit der eigenen Blutsverwandtschaft und in der Beziehung mit antisozialen Partnern.

Die Studie bemüht sich, einer neuen Soziopathologie Geltung zu verschaffen, die Individuen danach charakterisiert, wie sie sich selbst durch fortdauerndes und schwerwiegendes dissoziales Verhalten definieren.

ПРЕСТУПНИК И ЕГО ВЗАИМООТНОШЕНИЯ С ДРУГИМИ ЛЮДЬМИ

Данное исследование рассматривает рецидивное преступное поведение с целью установить, чем оно вызвано и определить постоянные черты, свойственные всем преступникам. В частности, эти характерные черты следует искать в различных формах отношения преступников друг к другу и к остальным людям.

Исследование опирается на проблематику взаимоотношений (*la problématique interpersonnelle*). В первой гипотезе предполагается, что у преступника сильно повреждены функции, обычно способствующие общению людей друг с другом. Также формулируется вторая гипотеза о наличии определенного диахронического процесса, связанного с повреждением способности входить в сношение с другими людьми. Психологическая теория Г. А. Келли, так называемых *construits personnels*, дает возможность выработать и применять особый метод измерения этой способности.

Данное исследование пользуется компаративным методом, основанном на дифференциальном подходе. Подвергли испытанию 214 субъектов, из которых 121 преступника, с целью определить, как они ощущают свои взаимоотношения с другими людьми (*l'efficacité des modes perceptifs de relation avec autrui*). Для точной оценки влияния отчуждения от общества (*dissocialité*), каждую группу преступников (рецидивистов, случайных и несовершеннолетних преступников) сравнивали с показательной группой.

Результаты оказались убедительными. В основе рецидивного преступного поведения, подтверждается наличие несовместимости с другими людьми (*incompatibilité à autrui*), проявление которой мы предполагаем найти в так называемом "чувстве отдаленности между собой и другими" (*le sentiment d'éloignement entre eux-mêmes et les autres*). При исследовании трех главных областей, в которых наблюдаются человеческие взаимоотношения (т. е. с посторонними вообще и, в частности, с родной семьей преступника, а также и с другими, ему подобными личностями, противящимися обществу), были определены сущность и степень этой неспособности входить в сношения с другими людьми.

В конечном итоге, цель данного исследования является попыткой утвердить аксиоматику еще до сих пор не обследованной социопатологии (*sociopathie*), следуя которой, постоянное чувство отчуждения от общества является общей характеристикой преступников.

MARCEL FRÉCHETTE

Licence en psychologie, Université de Montréal (1955).

Ph.D. (psychologie), Université de Montréal (1967).

Psychologue clinicien au pénitencier Saint-Vincent-de-Paul (1956-1962).

Professeur-adjoint au Département de criminologie, Université de Montréal (depuis 1960).